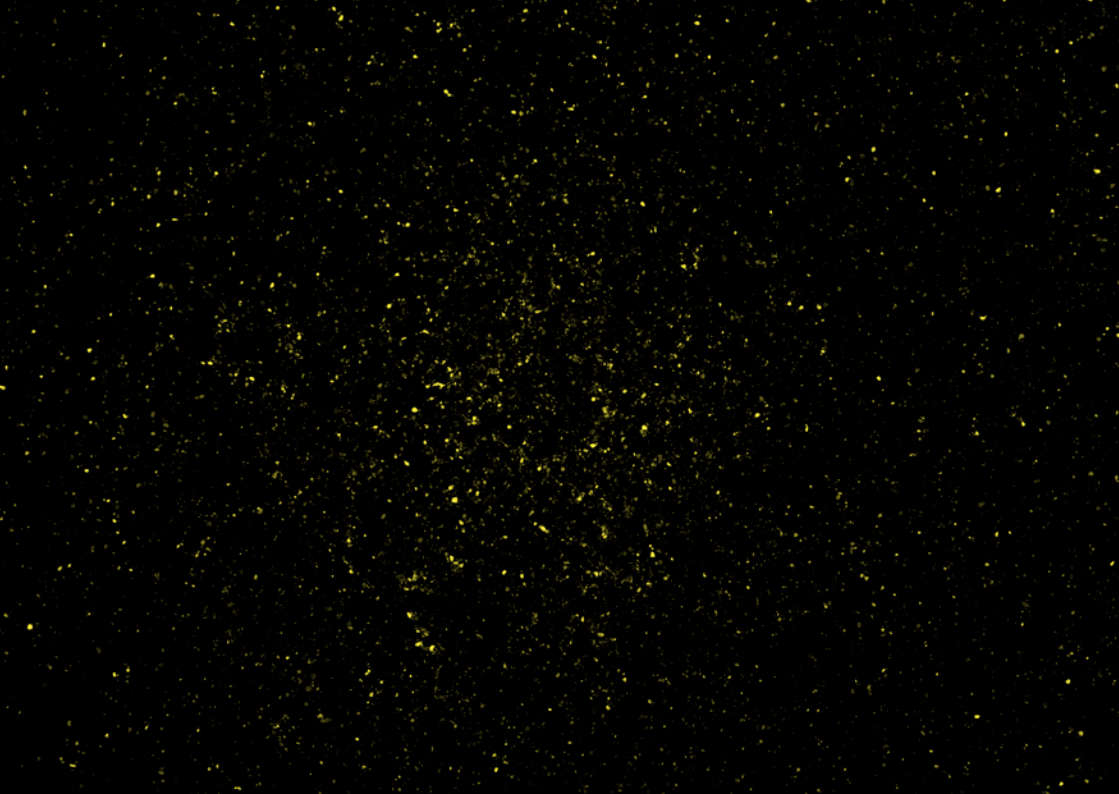


LUCIOLES

Journal destiné à rendre plus habitables
et plus fraternels, pour celles et ceux
qui y vivent au quotidien, les universités
et les établissements de recherche
et d'enseignement supérieur.

NUMÉRO 2 / JANVIER 2019

PARUTIONS SUIVANTES :
EN FONCTION DES PROPOSITIONS
DES LECTEURS DE CE DEUXIÈME NUMÉRO



Le titre est inspiré de l'ouvrage

« Survivance des lucioles »

de Georges Didi-Huberman.

Il y évoque le désespoir qui a été celui de Pasolini à la fin de sa vie, quand il décrit la disparition des lucioles dont la danse nocturne l'avait littéralement enchanté à 20 ans. Les lucioles qui disparaissent sont pour Pasolini une métaphore de la fin d'une humanité irradiée par le désir, la liberté, la danse avec l'autre. Les lucioles sont tuées par la pollution comme l'humanité est détruite dans une Italie post-faciste envahie par une modernité mortifère, qui anéantit des expériences de vie, les canalise, les industrialise de façon grotesque au bénéfice du marché. Didi-Huberman conteste le pessimisme désespéré de Pasolini, qui est celui de nombreux intellectuels critiques aujourd'hui. Mais il ne faut pas regarder directement sous la lumière aveuglante des projecteurs là où il nous est sans cesse proposé de nous tourner. Il ne faut pas nous laisser déposséder de ce à quoi nous prêtons attention. Il faut garder pour cela l'agilité de mouvements et d'attention qui ont été celles du jeune poète. Les lucioles continuent de danser, sans trêve. Il suffit de regarder dans la pénombre, les interstices, les endroits non éclairés par les phares des technologies du pouvoir et de l'attention.

Images de l'ouvrage

« L'homme face au vent »

animation

- 1- Édito
- 2- Interdépendance
- 3- Pour un art poétique de nos pratiques
- 4- Laura
- 5- J'ai besoin de prendre soin de toi
- 6- Manger à l'Université
- 7- La cartographie de Myriam
- 8- Le poème à Zéa
- 9- Nous en sommes là
- 10- Je me souviens
- 11- Coagulons (ou pas, finalement)
- 12- Solidarités horizontales
- 13- Eloge des cabanes
- 14- Portraits de rythmes

« **LUCIOLES** » a vu le jour lorsque « nous », collectif informel, nous sommes réuni autour de l'envie impérieuse de nous débarrasser de faux problèmes qui nous encombrant, nous distraient et nous éteignent : avec l'envie de prendre en charge nous-mêmes, où que nous soyons, le soin de nos milieux de vie, si abîmés et si malmenés.

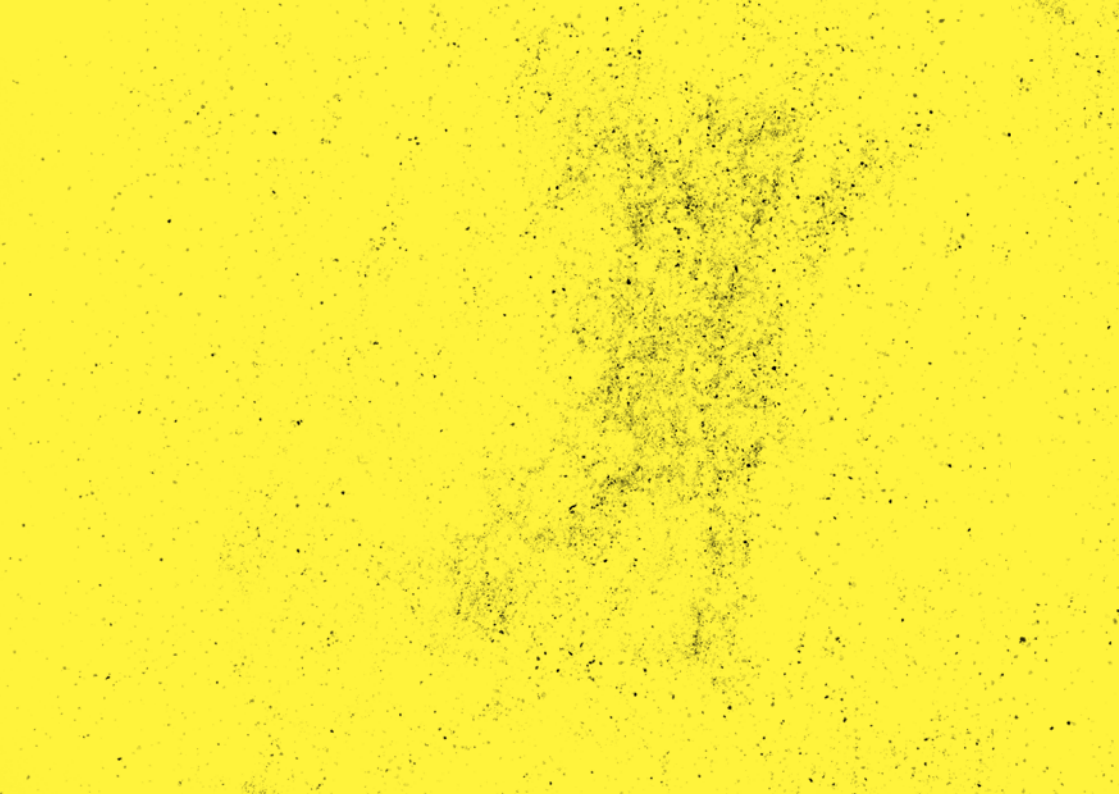
Nous l'avons déjà exprimé dans le numéro précédent : puisqu'il y a décidément si peu à attendre des personnels politiques, des managers obsédés par les modèles de fonctionnement social faux et destructeurs (méfiance de principe, peur, idéologie de la compétition, mépris des autres, amour des hiérarchies, de l'argent, de l'urgence, de la brutalité supposée nécessaire...), il faut que nous nous occupions nous-mêmes d'organiser les conditions d'une solidarité, d'une entraide vivante qui va de soi au quotidien, même si elle en vient à être dissuadée et même criminalisée parfois.

C'est cette entraide et cette joie tranquille de nous rendre témoins les uns des autres, à l'échelle où nous sommes très directement bénéficiaires et responsables de ce que nous faisons, que nous avons envie d'entretenir. Nous rêvons d'un monde où nous ne serions pas sans cesse dérangés dans le soin que nous avons de nous-mêmes, d'autrui et de notre milieu,

par des autorités convaincues qu'elles sont indispensables, dans leur obsession de nous contraindre à agir dans le sens d'intérêts supérieurs que nous serions incapables de voir et de comprendre. Nous refusons leur non moins grande obsession de ne pas nous laisser nous organiser comme nous le souhaitons, sans aucun doute pour rendre invisibles et impensable d'autres modes d'être et de faire. Nous sommes devenus des habitants autochtones colonisés par une population d'autorités qui cherche à nous convaincre que nous sommes incapables de faire ce que nous faisons pourtant continuellement. Nous vivons ce que d'autres ont vécu. Ils ont vu déjà ce que nous voyons. Nous sommes contraints et entravés. Mais notre problème n'est pas de savoir comment il faudrait faire autrement. Notre problème est de récupérer des marges de liberté pour habiter pleinement des institutions et des villes, pour y co-habiter avec nos semblables, nos hôtes, nos aînés, nos jeunes. Les ZADS sont partout désormais, et nous construisons des cabanes précaires et invisibles dans nos propres institutions.

Nous : en nombre indéfini, nous formons une petite population dispersée géographiquement, occupée à partager le plus pleinement possible, à partager ce que chacun de nous ressent comme étant l'essentiel, le quotidien décent, vivant et nécessaire qui nous rassemble alors même que nous sommes empêchés de le vivre ensemble physiquement. Nous sommes heureux d'être si dépendants les uns des autres : les signes (textes, images, formes) que nous nous faisons nous enchantent et éclairent nos journées. Ce qui arrive à l'un

nous arrive à tous. Nous sommes occupés à éprouver notre interdépendance, et à la cultiver, elle nous rend forts de notre commune fragilité. Notre ambition est de nous rejoindre et de prendre soin les uns des autres, et de profiter de la diversité de nos modes d'être.



**L'INTERDÉPENDANCE ET LES SAVOIRS :
PROPOSITION POUR UNE RENCONTRE**

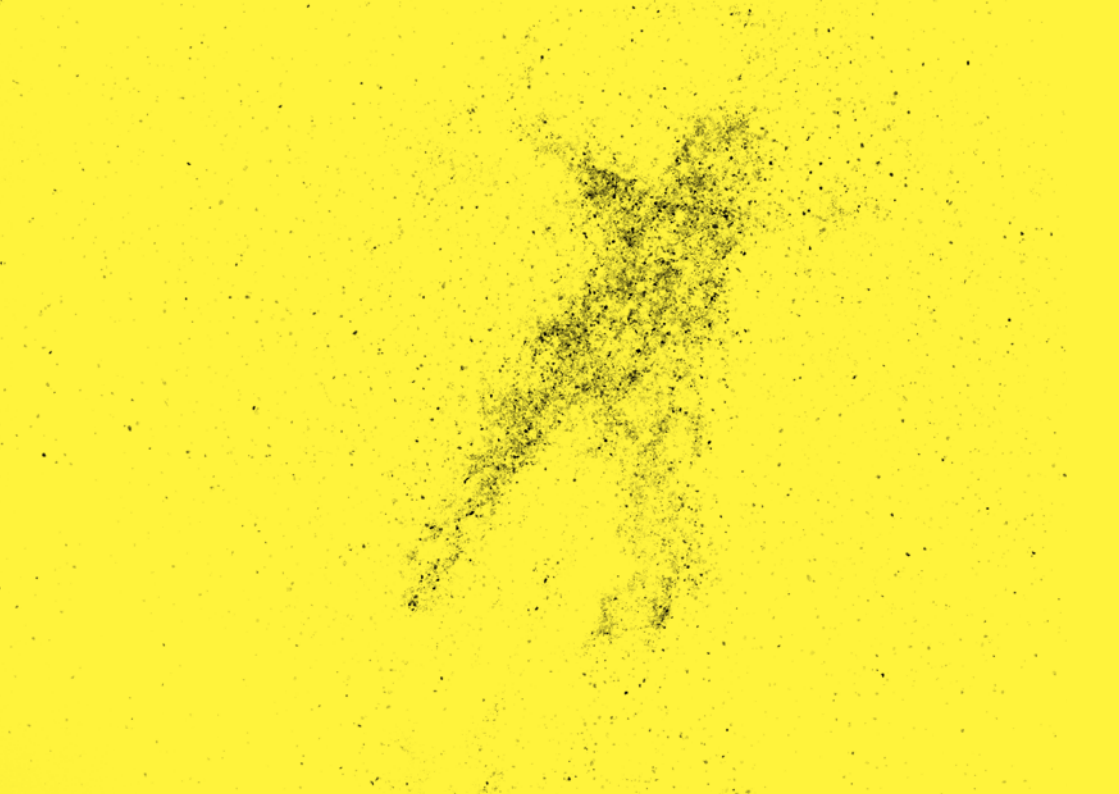
Nous discutons à une terrasse de café. Nous sommes en mai 2017, entre les deux tours de l'élection présidentielle mais il ne nous vient pas à l'esprit d'en parler car nous n'en pensons presque rien. Nous reprenons en effet sans cesse, chaque fois que nous nous rencontrons, le fil d'un dialogue sur l'envie de nous retrouver avec des personnes (enseignants et chercheurs, étudiants, militants associatifs, artistes, et toutes personnes préoccupées par le souci d'assumer au quotidien une politique de l'ordinaire dans nos espaces vécus). Nous ressentons le besoin de développer notre attention à tous les passages que nous pouvons ouvrir et cultiver entre des espaces qui sont vécus avec le souci de la cohérence mais aussi la fatigue et les tensions que cela crée, espaces souvent coupés les uns des autres, invisibles les uns aux autres, de sorte que nous sommes privés les uns des autres et sans cesse distraits de ces liens vivants.

Nous décidons alors de l'écrire, pour nous et pour les Lucioles. Il s'agit, encore et toujours, d'être au clair sur ce que sont les savoirs qui nous font vivre et agir. Nous écrivons pour essayer d'être précis.

Nous partons d'un rapport à notre quotidien défini comme le fragment du réel auquel nous avons un accès sensible et continu, et que nous partageons avec un certain nombre de personnes qui sont dans notre proximité. Bien sûr ce quotidien comporte des éléments qui renvoient à d'autres échelles de vie que le présent vécu ici et maintenant. Mais ces éléments

(notamment des textes et des témoins matériels, des institutions, des langages, etc.) ne sont jamais saisis comme attestant d'une réalité supérieure à celle que nous vivons au quotidien, laquelle serait insignifiante ou dérisoire, mais comme des objets qui apparaissent dans ce quotidien, le traversent, l'irriguent, l'altèrent, et en constituent l'épaisseur extraordinairement complexe et irréductiblement poétique.

Nous constatons que les « organisations » classiques, qui nous instrumentalisent en tant que moyens humains d'objectifs politiques, relèvent d'une conception mortifère qui tourne le dos à la vie, laquelle ne peut s'éprouver que dans des corps, au quotidien, par des individus qui s'efforcent sans cesse d'être à ce qu'ils font avec autrui. La conception managériale qui encadre les activités des individus en tant qu'instruments au service d'objectifs à atteindre, et dont l'importance supposée infériorise le présent, ne fait pas confiance à la vie, laquelle s'éprouve dans un besoin et un désir d'action collective à des échelles de réseaux qui permettent le « partage du sensible », et dans une conscience pleine et entière d'une interdépendance entre des personnes qui sont fondamentalement à la fois vulnérables (fragiles, susceptibles d'être affectées, psychiquement et physiquement) et fortes d'une capacité de comprendre et d'agir, à partir de la combinaison singulière d'expériences, et de savoirs que chaque individu représente.

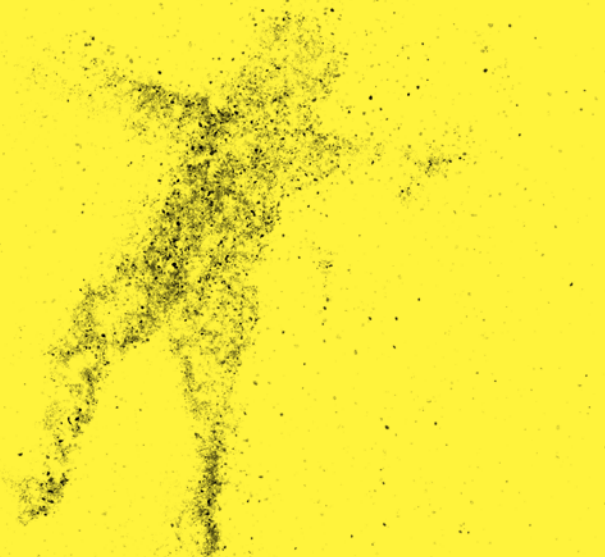


Nous constatons que l'échelle du quotidien est celle d'une capacité discrète mais infiniment robuste de faire ensemble avec la complexité, en lien avec autrui et pour autrui. Elle est une manière de compter sur autrui et de se rendre disponible à autrui en développant la conscience de cette interdépendance vécue et assumée dans des ajustements permanents, toujours risqués et dangereux et toujours tentés.

Nous partons de la reconnaissance pleine et entière de cette interdépendance, mais en y «travaillant» avec une exigence d'égalité, jamais facile, mais nécessaire pour combattre la tendance permanente à organiser à partir de rapports de domination ou de relations fonctionnelles (complémentarité dans la division du travail par exemple, ou dans les rôles sociaux).

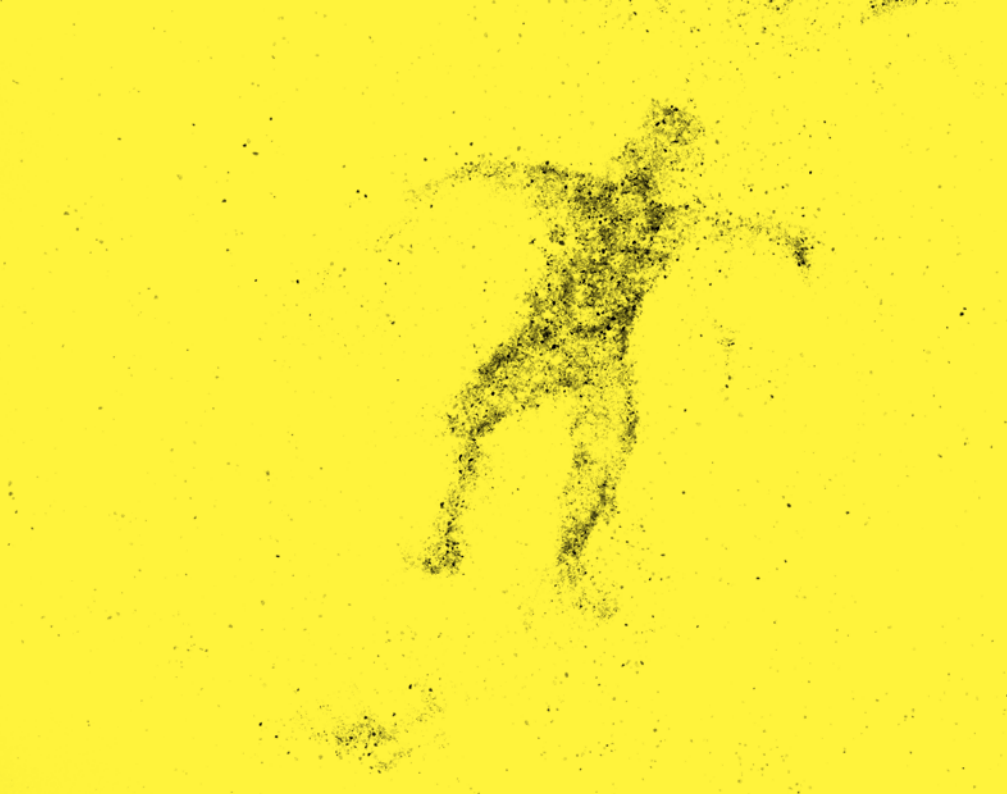
Toute conception de la liberté est surdéterminée par cette exigence d'égalité mais surtout, par l'exercice de cette liberté pour faire avec autrui dans une interdépendance qui est chérie et cultivée.

L'action collective n'est pas pour nous décidée à partir des finalités mais à partir de ce qui se déploie selon les besoins, les envies, les enthousiasmes, les appels à l'aide, etc, dans cette interdépendance créative.

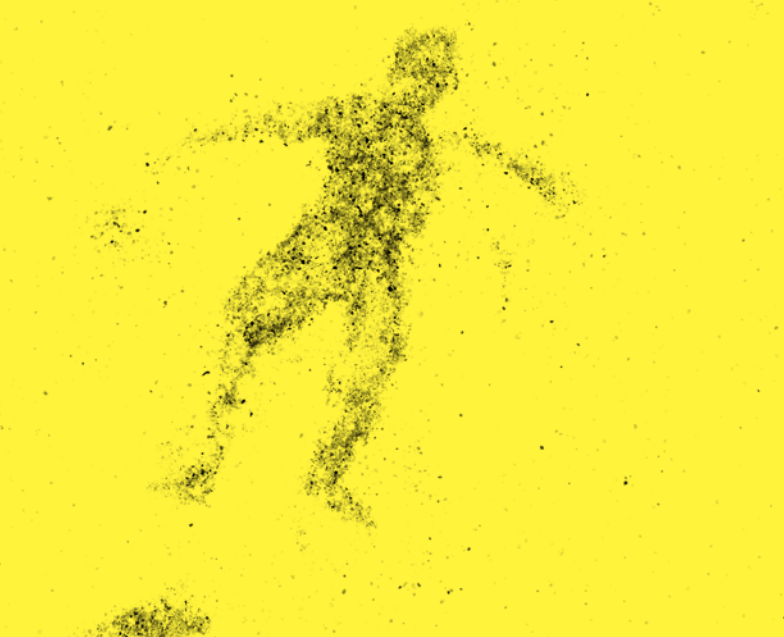


Cependant, cette volonté de faire ensemble à partir de ce que nous sentons être vivant est sans cesse entravé par des pouvoirs auxquels nous obéissons car nous sommes là aussi dans une proximité sensible qui nous piège, avec des amis, collègues, étudiants, qui dépendent de nous et dont nous dépendons. Chaque jour dans les environnements professionnels, nous sommes pris dans la glu d'une solidarité qui ne construit rien et dont nous savons qu'elle sert une mutation mortifère de nos milieux de vie.

Nous ressentons la nécessité d'assumer l'interdépendance à notre profit et non au profit d'organisation qui nous piègent et nous épuisent. Pour cela il nous semble nécessaire de livrer ces passages entre nos situations et nos expériences, et de réfléchir collectivement à partir d'une question cruciale : la double condition d'égalité et d'interdépendance. Comment développer ensemble l'attention mutuelle à ce qu'elle rend possible, mais aussi l'indifférence - la résistance donc - à sa dissipation quotidienne dans l'épuisement qui consiste uniquement à «tenir en attendant». Vu de loin, cette manière collective de tenir qui ne se représente pas, mille fois interrompue, semble en défaut, dérisoire. Le sentiment d'échec s'insinue. Mais vécu de près, et dans la gratitude de nos savoirs si dépendants les uns des autres, c'est la résurgence obstinée du vivant et la vitalité des savoirs sans pouvoir qui s'impose, irréductible.



POUR UN ART POÉTIQUE DE NOS PRATIQUES

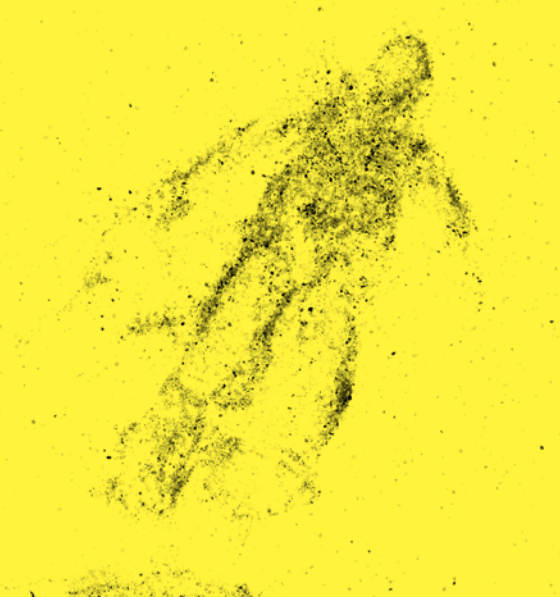


J'ai été portée, comme nous tous sans doute, par le texte de Joëlle et de Mimo, que je trouve très dense et très éclairant. Très sincèrement, je ne suis pas loin de penser qu'il se suffit à lui-même, mais puisqu'il est question d'ouvrir des passages, je me risque à faire des ponts.

Si je devais m'arrêter sur un point, ce serait la définition du quotidien. D'abord parce que la définition est un des exercices les plus exigeants qui soient et que, de fait, peu d'auteurs s'y risquent. Ensuite parce que l'idée même de vouloir définir une réalité aussi fuyante que le quotidien élève la difficulté au carré. Enfin parce que cette définition m'est apparue comme une clé, faisant apparaître l'irréductible solidarité entre des faits, des modes d'approche et des conduites. Je partirai donc de là :

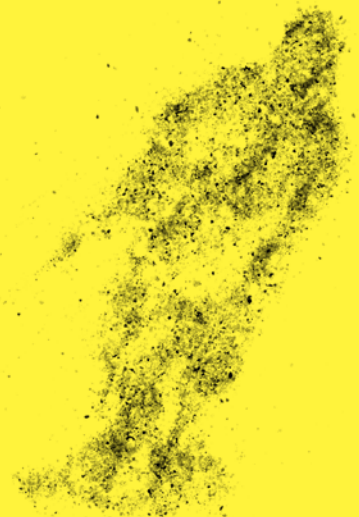
« [...] notre quotidien, défini comme le fragment du réel auquel nous avons un accès sensible et continu, et que nous partageons avec un certain nombre de personnes qui sont dans notre proximité. [...] La conception managériale [...] ne fait pas confiance à la vie, laquelle s'éprouve dans un besoin et un désir d'action collective à des échelles de réseaux qui permettent le partage du sensible ».

Il m'est apparu qu'une ligne de tension se dessinait là, tension que l'on pouvait rapprocher de nombreuses difficultés éprouvées dès lors que l'on cherche une cohérence entre ce qui



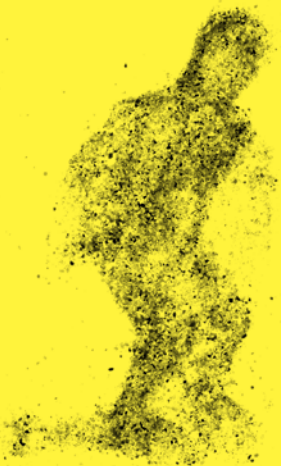
se rattache à l'individu (disons, une somme d'engagements, de désirs, de principes, de représentations) et ce que l'on est amené à endosser en tant que professionnel (de là, le rappel de la « conception managériale »). Il me semble, pour le dire de façon un peu acrobatique, que si nous voulons livrer des passages ou faire des ponts entre existence quotidienne et vie professionnelle, il nous faut être attentif à ce que les actions, les enjeux se pensent, de part et d'autre, à une même échelle: celle où le «partage du sensible» est encore possible. Le temps professionnel se présente comme discontinu, ponctuel et délimité mais il est redoutablement récurrent et s'inscrit à ce titre de plein droit dans notre quotidien ! D'ailleurs, comment pourrait-il s'en abstraire ? Mais qu'advviendrait-il de nos pratiques professionnelles si elles étaient ramenées à l'échelle de nos conduites ordinaires ? Si l'ensemble de nos pratiques devaient prendre sens dans un «partage du sensible» ?

Il me semble que la pédagogie peut se prêter à ce type de réflexion. Dans nos métiers, la pédagogie est ce que l'on pourrait appeler une cause sans opposant car au fond, pour un enseignant, il s'agit de rien moins que son cœur de métier. La question n'est pas de savoir s'il faut s'inscrire ou non dans une réflexion pédagogique, mais plutôt comment innover, avec qui, quel type de réflexion engager... quelles pratiques de notre métier pourra exactement prétendre à ce statut d'innovation, et qui s'en fera juge ?



Parmi toutes les réponses possibles, il m'a été donné d'en expérimenter une. A l'échelle d'une petite équipe, quelques enseignantes des trois disciplines différentes se sont réunies pour tester un cours interdisciplinaire. Nous avons mis en commun des concepts propres à nos disciplines comme celui de style, de document, de rapport fond / forme, de média, d'énonciation, de message et d'information, de signe, de code et de syntaxe, de langue et de langage... Nous avons repensé nos cultures pour public donné. L'entreprise peut paraître banale mais les discussions qui l'ont accompagnée ont montré combien la confiance entre les personnes était alors nécessaire. Ce que ce cours avait de plus innovant *in fine*, c'est qu'il était pensé «sur mesure» pour notre public, et qu'il avait été écrit à six mains, en tenant compte de ce que chacune connaissait sensiblement de ce même public. Mais c'est aussi le travail d'ajustement permanent à la culture de l'autre, de sa discipline comme de sa personne. Car cet effort d'interconnaissance personnel a largement contribué à repousser les limites de ce que nous pouvions mettre en commun dans ce cours, à destination des étudiants. De fait, la richesse du contenu notionnel s'est révélée étroitement liée à la qualité des interactions entre les auteures.

L'occasion était belle après cela de nous inscrire dans une promotion de la démarche à grande échelle. Pourtant, aucune de nous ne s'y est risquée. Mon hypothèse est que ce changement d'échelle, du local à l'institutionnel, nous aurait implicitement entraînées dans des démarches bien plus transversales, touchant à des thématiques trop générales pour continuer à s'inscrire dans le même «partage».



Car la pédagogie a beau être une cause sans opposant, elle recouvre potentiellement plusieurs logiques qui, s'exerçant à différentes échelles, ne concernent pas toujours les mêmes « fragments de réel » ni le même « partage du sensible ». Une logique de proximité dans un cas, qui se nourrit de liens préexistants entre personnes, une logique de transposabilité dans l'autre. N'y aurait-il pour autant rien de transférable dans une démarche locale ? Toute expérimentation authentique est-elle, de fait, condamnée à ne valoir que pour elle-même ? Non sans doute. Mais le risque est grand dès lors que le partage du sensible se distend, que la perspective « managériale » ne resurgisse.

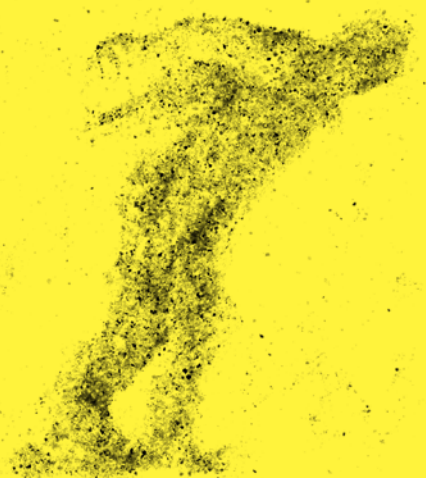
La lecture du texte de Joëlle et de Mimo me conduit aujourd'hui à réinterpréter cette tension comme un conflit d'échelle. L'expérimentation locale pourrait rétrospectivement se lire comme une tentative de recolonisation de la sphère professionnelle par les logiques du quotidien et de l'ordinaire : réseaux de proximité, engagement personnel dans les savoirs, enjeux de connaissance interpersonnelle... La seconde s'apparenterait à une recherche sur des dispositifs organisationnels réduplicables. Il ne s'agit plus du même partage.

Qu'en conclure ? Ce que nous percevons comme de véritables innovations est-il condamné à demeurer sans visibilité ? Je ne le pense pas. Cet épisode restera comme l'occasion d'une prise de conscience : celle de la pertinence qu'il peut y avoir (et parfois même de l'urgence) à faire valoir, y compris dans la sphère professionnelle, notre expertise sensible

issue du quotidien. La démarche a sa légitimité puisqu'elle produit concrètement des effets qu'elle seule peut impulser. L'expérience m'incite à penser que les savoirs, que nous désirons transmettre, n'en vivront que mieux.



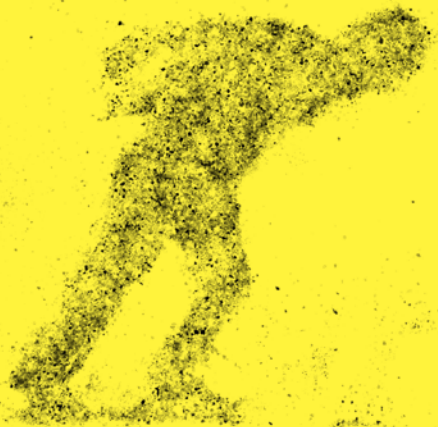
LAURA



C'était mon cours du jeudi matin. J'étais arrivé comme d'habitude à l'heure, mais bizarrement tous les étudiants étaient déjà là. C'était d'ailleurs assez étonnant considérant quelques caractéristiques de la Fac. Il s'agit d'une université sociale, où 80% des étudiants sont la première génération qui a accès à l'enseignement supérieur, et qui intervient directement dans les quartiers les plus vulnérables pour essayer de promouvoir ce même accès. Elle accompagne les étudiants pendant les premières années de leur formation parce que l'on tient compte de leurs difficultés de base à partir de leurs origines. Bref, une université publique, populaire, qui s'est toujours orientée vers le rayonnement des savoirs dans les secteurs les plus défavorisés de la ville.

Mais avec toutes ces qualités-là, la Fac a aussi beaucoup de particularités qui construisent une identité assez unique dans le cadre de l'enseignement supérieur national. C'est le lieu de la diversité, des minorités, du déploiement total des libertés et des droits. Les étudiants sont généralement très participatifs, responsables et engagés socialement et politiquement. Mais provenant des milieux difficiles, il s'agit d'un groupe humain souvent compliqué à gérer, en matière de responsabilités et d'engagement académique. Ce jeudi, ils étaient tous là.

Ma présentation sur la théorie ancrée s'est vite avérée intenable. Il y avait quelque chose dans l'air, une mauvaise disposition... j'ai senti que mon cours ne serait pas réalisable, mais



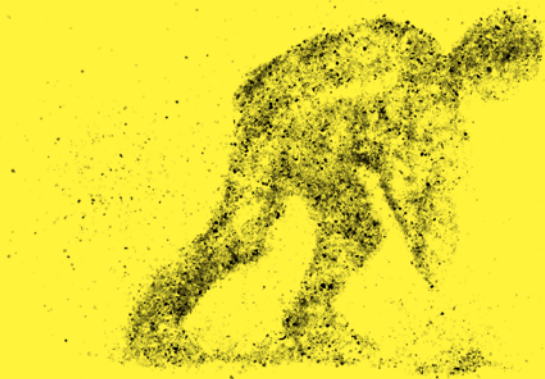
pourtant, ils étaient tous là... À ce moment, une étudiante en pleur me demande la permission de sortir, ce que j'accepte. Une fois sortie, sa voisine m'explique :

- C'est à cause de Laura.

Toujours sans comprendre, une autre étudiante me demande si je n'étais pas au courant. Mon silence étant en soi une réponse, elle se reprend, les larmes aux yeux, et m'explique que Laura n'est plus parmi nous.

Je n'ai jamais rencontré Laura. Elle n'a jamais assisté au cours, je suppose en raison de son état dépressif. Laura s'est suicidée dans sa chambre et c'est sa sœur qui l'a trouvée. Elle habitait avec sa mère et ses trois petites sœurs dans un quartier périphérique de la ville. Elle travaillait les soirs pour aider sa mère à payer les factures et selon ses camarades, elle était une fille plutôt gaie qui profitait beaucoup de leur compagnie à la Fac.

On a organisé plusieurs activités pour lui rendre hommage, pour essayer d'apaiser l'immense tristesse de ses camarades. Des psychologues sont venus, on a suspendu les cours la journée suivante. Rien n'était suffisant. Cette nuit-là on a organisé une soirée de commémoration. La cour de l'école entourée de bougies, je me posais des questions sur la dépendance. De la vie de Laura dépendait aussi celle de sa mère et de ses sœurs - une sœur à elle est

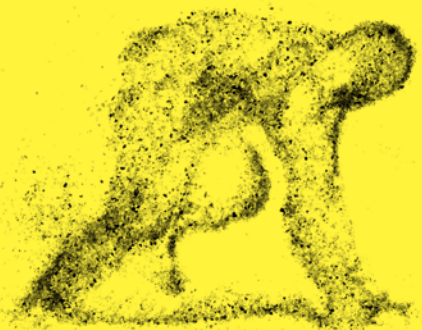


venue pour sa commémoration -, et d'une certaine manière, une partie de la vie de mes étudiants dépendait aussi de Laura.

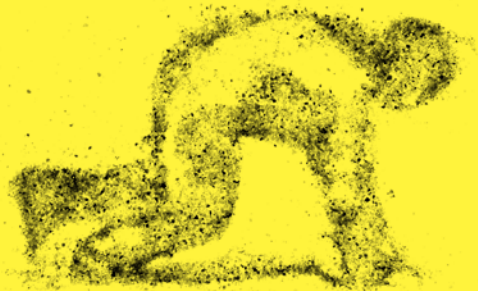
Le jour suivant, nous sommes allés à sa veillée en tant qu'enseignants. L'Eglise Catholique n'assure pas l'accès à ses dépendances dans les cas de suicide (sauf dans ses locaux payants des quartier aisés). La veillée s'est donc réalisée dans une paroisse protestante, très modeste : des toitures en zinc, des murs en bois stratifié, des chaises qui tenaient à peine, quelques bouquets de fleurs.

C'est à ce moment-là que j'ai ressenti, de manière violente maintenant, l'idée d'un réseau invisible entre les vies les plus défavorisées de ma ville, mon lieu de travail et la fonction sociale que cela signifie. On n'était pas des supports les uns pour les autres, on était à-peu-près seuls, dans la solitude d'un endroit religieux qui n'était pas accueillant par sa foi, mais par sa modeste architecture. Face à Laura, c'est de nous tous que dépendait la construction d'une solidarité à partir de la misère qui éclatait devant nos yeux.

Lors des semaines qui suivirent, la Fac a été occupée par des actions féministes. Il y avait une photo à elle, entre les banderoles exigeant une éducation non sexiste. J'ai pensé à Laura comme à un moteur omniprésent.



J'AI BESOIN DE PRENDRE SOIN DE TOI



Toi qui travailles tous les jours dans le bureau d'à-côté.

Toi qui vis chez toi parfois des choses bien difficiles.

Qui arrive le matin le dos courbé mais qui sourit par « professionnalisme ».

Toi qui arrive rayonnante et qui me fait du bien par ton dynamisme, ton optimiste, ta volonté. Ton humour, ton manque de sérieux

Parce qu'au fond on s'en fout de ce dont on a l'air et que bien d'autres choses comptent, au fond.

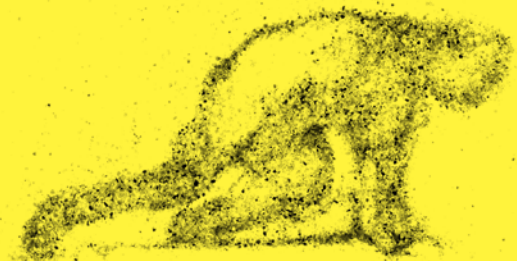
Toi sur qui je peux me reposer quand moi-même je n'en peux plus.

Quand les heures filent à tout allure et que la surcharge mentale me fait implorer le cerveau.

Parce qu'il faudrait « gérer » le financier, l'administratif, comme l'humain.

Tu parles.

Prendre soin d'un projet comme des autres, on en parle ?



Ton humeur du jour m'affecte. Ton stress aussi. Tes souffles, tes soupirs, tes agacements viennent se poser sur mes épaules aussi.

Ta joie et ton insouciance me soulagent parfois.

Nous formons un tout. Un tissage, un écosystème.

J'ai besoin de prendre soin de toi.

Toi qui vide mes poubelles avec précautions, tellement de précautions, pour ne pas déranger

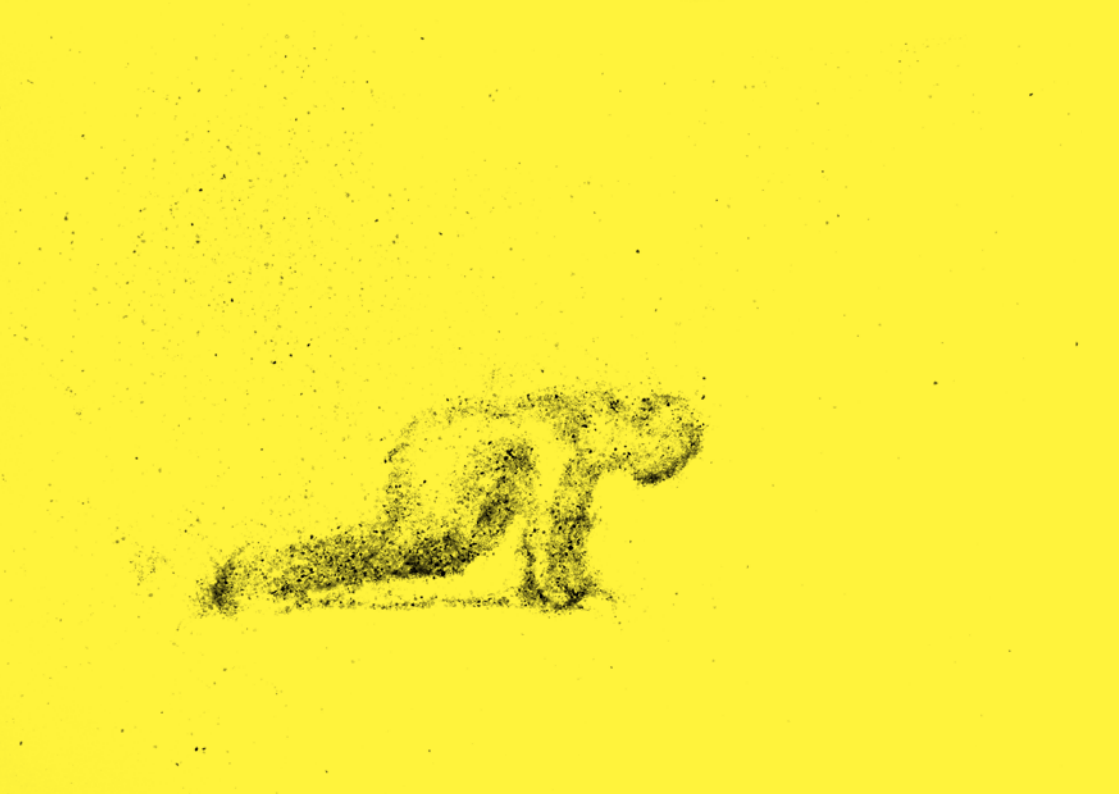
Toi qui assures la sécurité du bâtiment et qui me fait la bise pour la nouvelle année

Toi que je croise sans savoir ton nom dans les couloirs repeints

Toi qui me sert mon repas le midi, à la chaîne

Toi qui amène des croissants, du chocolat le matin pour rendre les échéances à tenir moins importante

Toi qui demande à la cantonade qui voudrait un café



Toi qui ouvre l'air de rien une tablette de chocolat bien en évidence, pour qu'on se serve en passant

Toi qui as lavé ma tasse alors que j'allais le faire juste après

Toi qui lance la cafetière le matin en arrivant pour tous

Toi qui ouvre la fenêtre et fait entrer l'air

J'ai besoin de prendre soin de toi

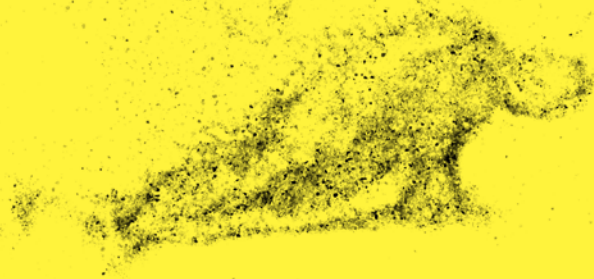
Toi qui ne peut pas refréner une insulte à la volée, un énervement, un juron, mais qui t'excuse aussitôt pour ce qui t'as échappé

Toi qui ne parle pas fort dans l'open space pour l'espace des autres

Toi qui frappe avant d'entrer

Toi qui explose de rire

Toi qui fait attention malgré la charge, malgré le rythme, malgré la fatigue, malgré la saturation



Qui l'excuse par avance du temps où tu n'arriveras même plus à faire attention

Qui sait que ça arrivera

Qui sait aussi que ce sera un temps hors de soi, hors des autres

J'ai besoin de prendre soin de toi parce que de toi dépend tout le reste

De ton bien-être dépend la raison même du travail à nous tous

À quoi bon supporter tout le reste si toi, tu ne vas pas.

Toi, moi, nous c'est du pareil au même

Quand toi tu flanches moi je te soutiens

Et quand je n'en peux plus, tu me relèves avec ton sourire et ton « comment vas-tu ? »



PRÉCARITÉ ET VULNÉRABILITÉ
MANGER À L'UNIVERSITÉ, NOTES INFRAORDINAIRES

Après sept années passées à l'université je remarque que la nourriture apportée par les étudiants circule avec une régularité étonnante.

J'aime beaucoup la période des partiels. La table de chaque étudiant suit une organisation spatiale précise. On distingue généralement l'ovale d'un sachet de biscuits Petit déjeuner acheté à Aldi, une compote à boire, un demi Kinder Bueno, deux mandarines empilées l'une sur l'autre, l'inévitable demi bouteille de Cristalline et parfois un thermos Totoro.

Un goûter improvisé dans un couloir ou dans une salle de cours inoccupée. Il n'y avait pas assez de place à la cafétéria. Quatre étudiantes partagent un brownie acheté au Lidl d'en face. L'une d'elle a fait de l'ice tea maison au matcha. Sa voisine partage un Tupperware rempli de cerises, ça vient du jardin de chez mes parents, j'y étais le week-end dernier.

Pour le dernier cours, avant les soutenances de master, le prof a proposé de faire un pot. Quatre étudiants font circuler un paquet de Dragibus. Le prof a amené un cake bio. Les Dragibus noirs ont plus de succès.

Il y a du rab de frites au restau U. Vent de joie dans les tables. Cliquetis d'assiettes. Trois étudiants improvisent une chanson dont les paroles sont, peu ou prou: «J'ai deux amours, les frites et les cookies».

Pique-nique improvisé au parc d'à côté entre deux cours d'histoire. Un des étudiants a pris ce qu'il restait dans sa cuisine: deux tranches de pain de mie Top Budget. La garniture, ce sera quand le Crous aura versé les bourses. Il mange son sandwich au pain avec une infinie discrétion. Je ne veux pas que les amis s'en rendent compte.

Une joyeuse profusion de nourriture sucrée. Et tout près, trop près, la brutalité de la précarité financière étudiante.

À la fin de leur repas au restau U, deux étudiants prennent discrètement du pain dans la corbeille et trois échantillons de mayonnaise, moutarde, ketchup. Personne ne les a vus. L'un d'eux a l'air à moitié dépit, à moitié honteux: Cette semaine, ça va être pain-mayo tous les soirs.

Quatre étudiantes passent dans le hall de l'université. Un grand buffet rassemble des chercheurs en linguistique venus assister à un colloque. L'une d'elle, souriante: Tu penses qu'on peut piquer un samossa? Genre discrètement?

Fin du séminaire doctoral. Le professeur propose d'aller fêter ça autour d'un verre. Gêne d'un doctorant, 5 euros la pinte, même en happy hour, c'est un budget. Le professeur

ne comprend pas, vous ne voulez pas venir ? Finalement il se joindra au groupe et commandera un expresso, un euro cinquante. Il partira avant que le groupe n'aille au restaurant indien d'à côté, prétextant un article urgent à finir.

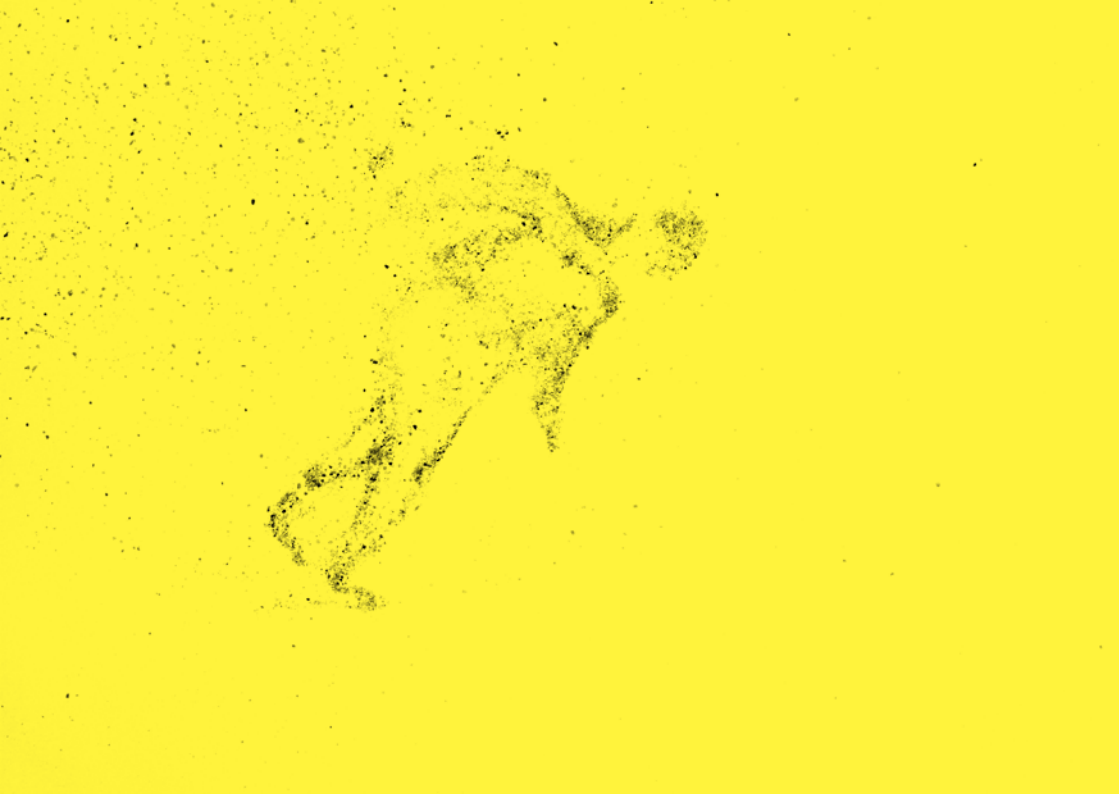
Tant de situations où la honte l'emporte, là où on ne met pas de mots pour entendre, reconnaître et apaiser.

Maintenant que je suis enseignante-chercheuse et que j'ai un salaire qui me permet de proposer une garniture à mes sandwiches, j'essaie d'être encore plus sensible à cette précarité quotidienne, à ne pas faire comme si je n'avais pas vu, à ne pas me voiler la face.

L'argument du « je suis déjà passée par là, chacun son tour » n'est pas recevable. Les collègues qui banalisent cette précarité sous couvert d'élitisme m'interrogent profondément.

Simplement se rendre compte et compatir, se rappeler sa façon de gérer un budget à 19 ans. En recueillant ce quotidien, prendre la mesure de la précarité étudiante et de la vulnérabilité de leur budget.

Et peu à peu, prendre de nouvelles habitudes, des détails anodins : faire acheter des livres à la bibliothèque, permettre aux étudiants de passer des tests d'anglais gratuits



en ligne quand le TOEIC n'est pas nécessaire, leur apprendre à argumenter pour que leur stage soit rémunéré, cuisiner une journée de cookies à amener lors du dernier cours, faire une lettre de recommandation pour l'obtention d'une bourse de mobilité... Une discrète économie de l'attention (on dit aujourd'hui du care) qui me semble aller de soi. Mais pour beaucoup de collègues, c'est de la perte de temps et de la sensiblerie.

Et continuer de regarder l'université comme un monde neuf et étrange, ne pas s'endurcir face aux fragilités, cultiver une sensibilité éclairée.



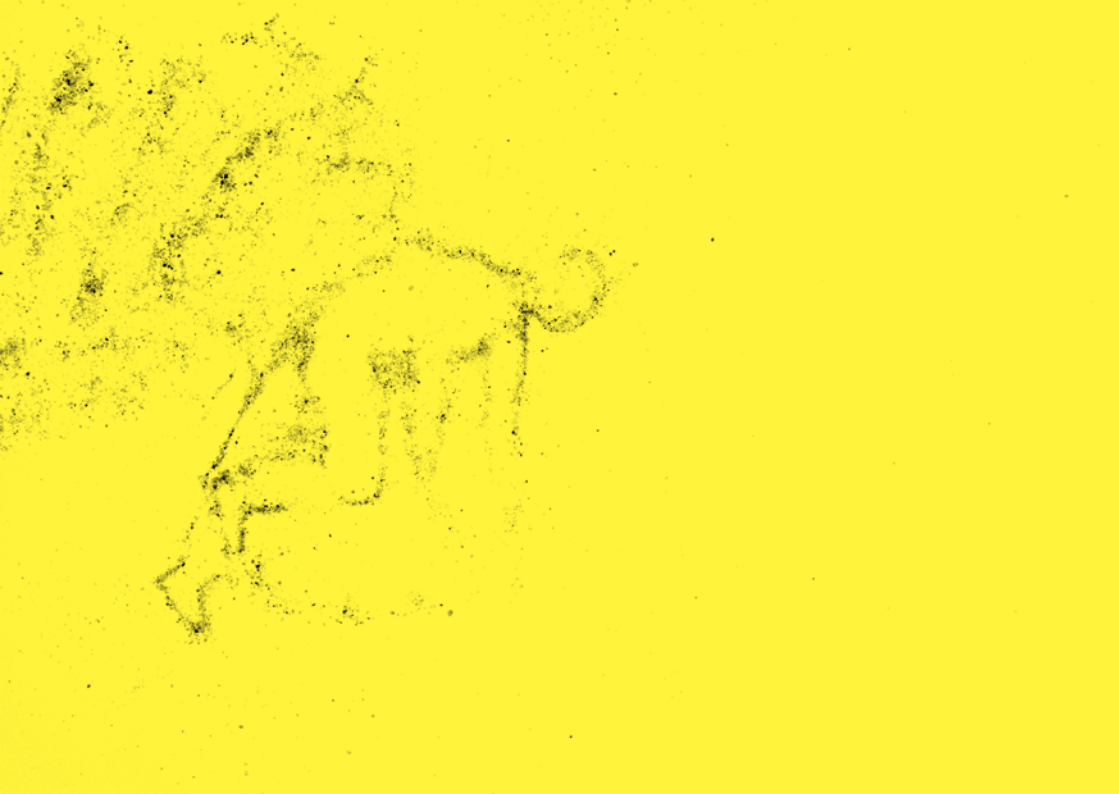
LA CARTOGRAPHIE DE MYRIAM



LE POÈME À ZÉA

Ce poème de Zéa Beaulieu-April est né à Montréal en 2012, pendant la grève étudiante contre la hausse des frais de scolarité qui s'est muée en mouvement social plus large. Il aurait pu paraître dans les pages de *Fermaille*, cet «expiratoire de création» dont chacun des 14 numéros, distribué en manifestation comme une revue-tract, offrait un espace poétique où tenir ensemble, faire maille. Resté inédit, il a été lu au cours de l'évènement «NOUS ?» le 7 avril 2012 :

www.youtube.com/watch?v=OWXeJEnnCms (consulté le 30 avril 2016).



Hier, j'ai entendu : «Les libertés des uns s'arrêtent là où commencent celles des autres»

C'est ce qu'on dit

Je sais pas qui, ON

Eh bien, ON, laisse-moi t'inviter, toi, et tes compagnons

Là où ma liberté commence

Là où elle s'étend dans son espace

Un espace que je n'connais qu'à peine

Comme la dernière violence, je veux qu'on la partage.

Présente moi ta liberté

Parle m'en toute la nuit

Parle m'en de tes droits, ton économie, ta propriété,



Parle m'en de l'espace de ta liberté

Puis, tend l'oreille...

Il est possible qu'un autre espace te réponde, et moi dedans

[***]

Ta liberté ne s'arrêtera pas là où la mienne commence

Viens, entre.

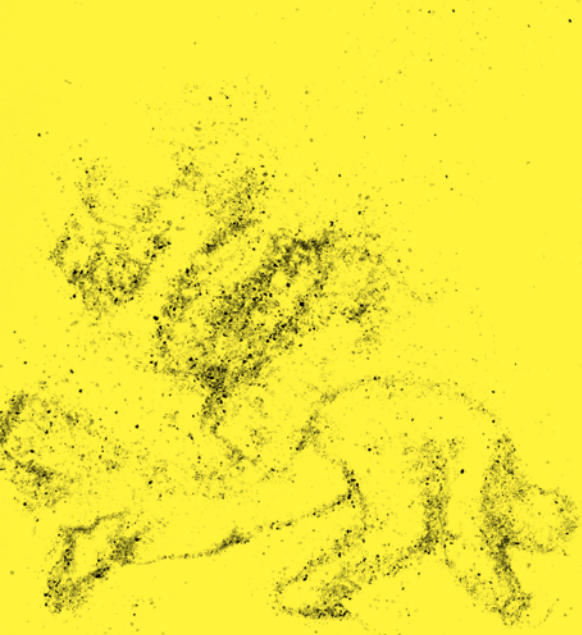
Tout a été rénové il y a quelques semaines

Un grand ménage du printemps

J'espère que ça te plaira

Il y a plein d'amis déjà, tout aussi jeunes que je suis jeune

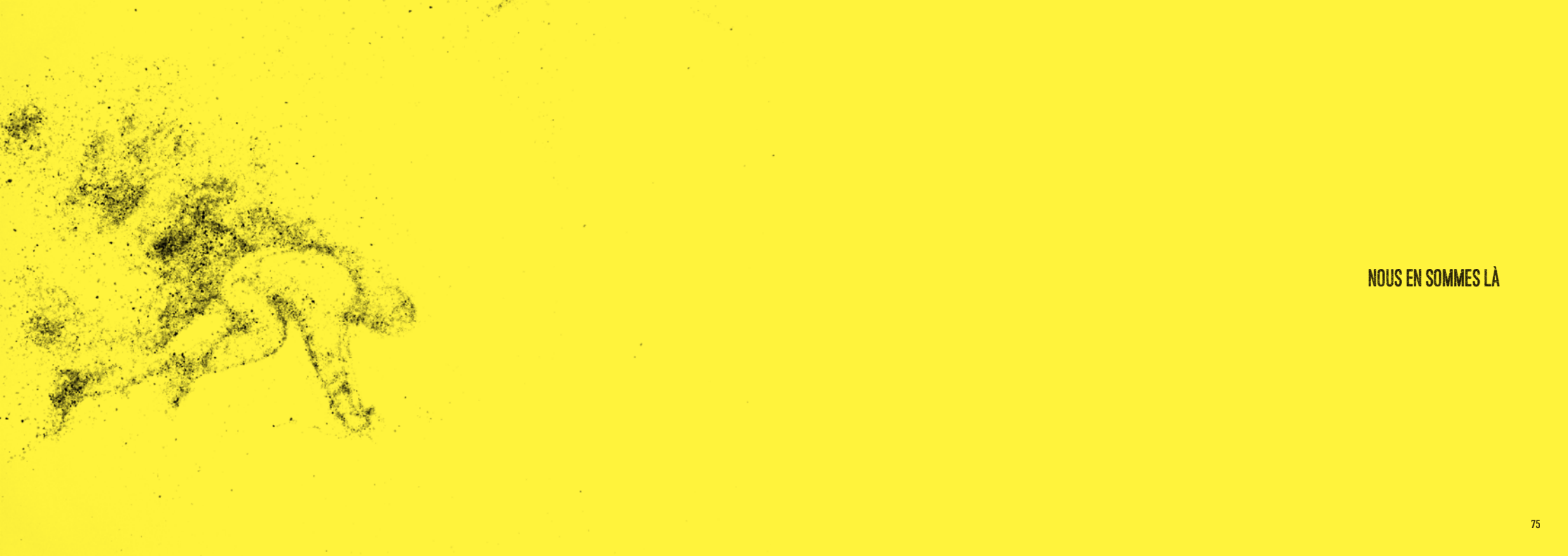
Nous sommes un peu à l'étroit



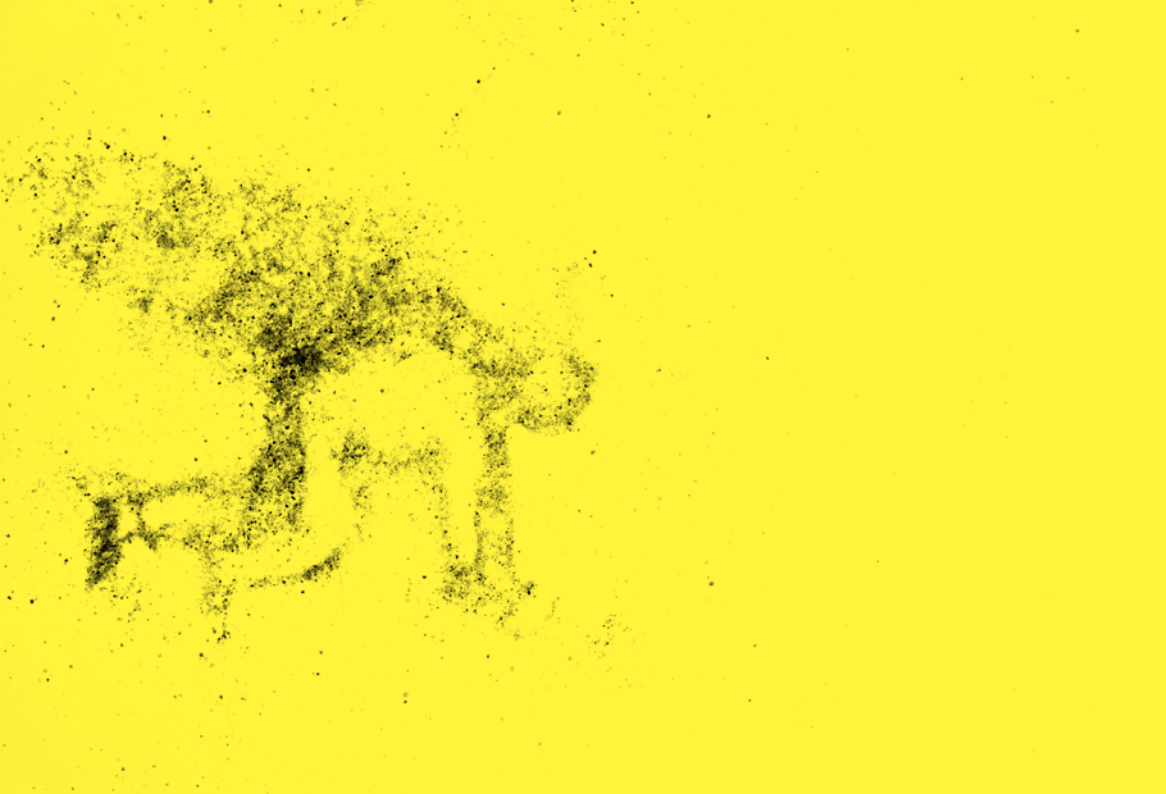
Nous ne dormons pas beaucoup
Mais nous avons tant à faire, tant à dire
Tant à aimer
Que nous ne nous ennuyons plus [...].

Zéa Beaulieu-April, poème lu au cours de *NOUS ?*
(«un événement unique de prise de parole, de réflexion
sur l'état du Québec, sa démocratie, tenu le 7 avril 2012 »)

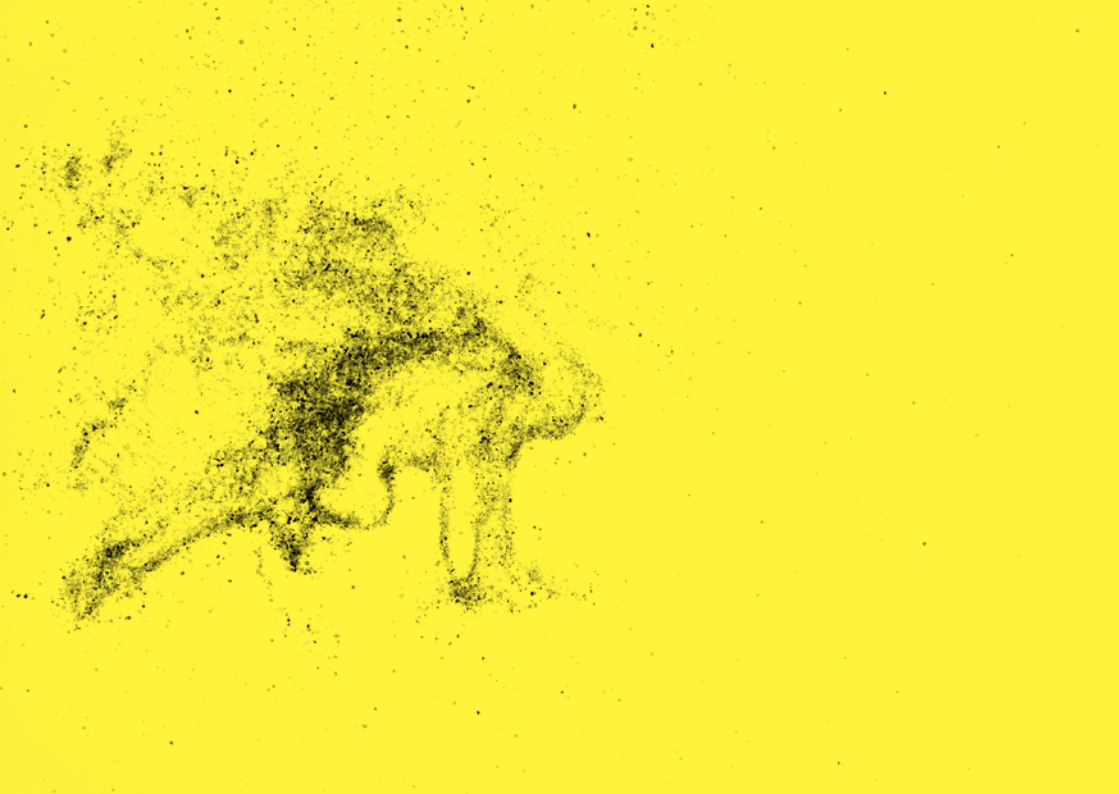
Ce poème, publié dans un fascicule *Fermaille*, n'a
pas été repris dans l'anthologie parue chez Moulé Editions.
Rémi Astruc fait une analyse éclairante de ce même
poème dans un ouvrage sur l'aspiration à la communauté
(Astruc 2015 : 99-105).



NOUS EN SOMMES LÀ



Et voilà, nous sommes là, à devoir dénouer des mensonges sur notre travail quotidien, à devoir déjouer les rhétoriques huilées qui voudraient rendre acceptable la destruction d'un bien commun plutôt que son renforcement, à devoir soutenir des collègues engagés dans leurs métiers et qui n'en peuvent plus. Nous sommes tordus, lessivés. En sous effectifs chroniques, nous travaillons d'arrache-pied dans un contexte de bureaucratisation de notre métier qui aspire nos énergies. Lâcher, nous allons devoir lâcher prise, c'est finalement ce que ces attaques permanentes contre nos conditions de travail et ses valeurs obligent à faire. Arrêter d'enseigner, de chercher, distribuer des crédits, évaluer, trier. Depuis plus de 10 ans maintenant. Et nous savons quand tout cela a commencé : quand nous avons parlé d'offre de formation pour la première fois, au moment du LMD, je me suis dit on est foutu, mais on s'est battu, on a rusé, on a trouvé les marges pour continuer à faire, on a défendu le réel sur les indicateurs, on a tenté d'agir en enseignants-chercheurs et pas en managers. Mais ça s'est tendu, peu à peu et nous avons fini par remplir des dossiers et des dossiers de plus en plus irréels, fait de SWAT analysis ou de Benchmark, nous l'avons fait pour défendre des formations auxquelles nous étions attachés, pour pouvoir continuer à accueillir et cheminer avec des étudiant.es auxquels nous faisons confiance. Et puis encore, encore des CRS aux matraques trop lourdes sur les corps de nos étudiant.es, de nos ETUDIANTE. S, encore des injonctions à remplacer du travail utile, par du tri, à travailler pour un monde qui n'existe pas au lieu de consacrer notre temps à ceux qui sont là. À faire de la prospective et de l'évaluation tout en oubliant le présent.



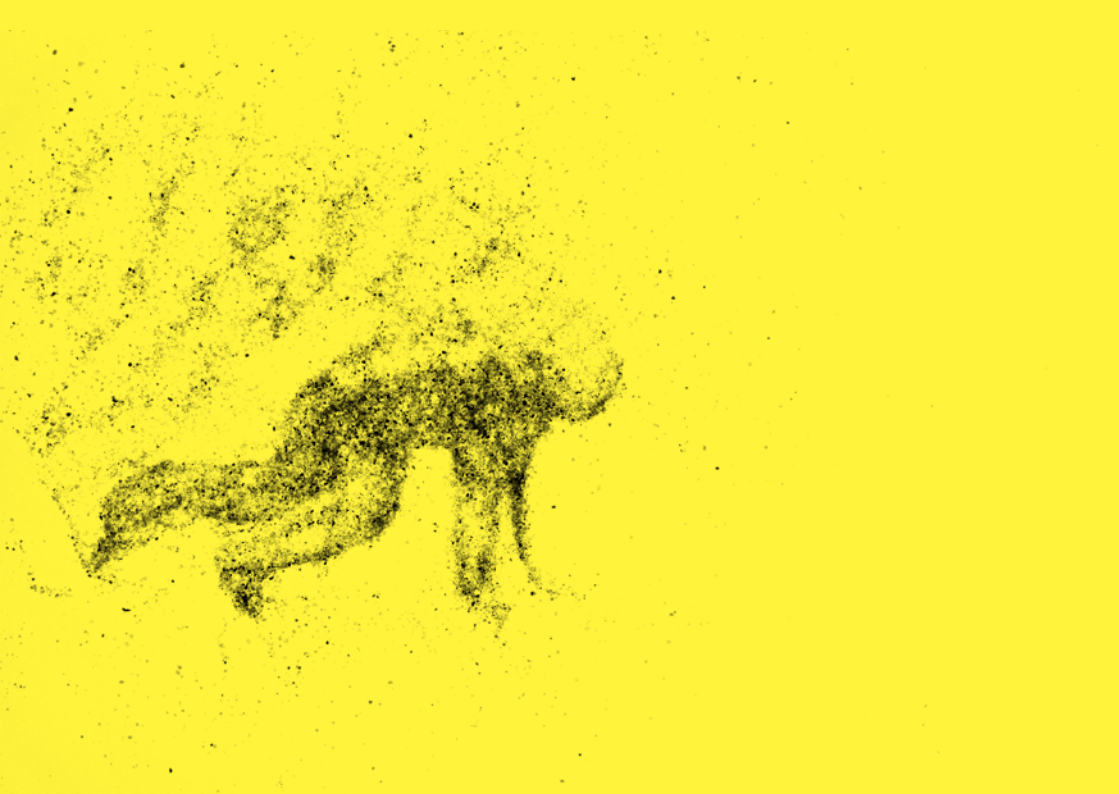
Alors, une fois de plus il a fallu écrire, trouver des manières de restituer nos expériences, de les partager, lutter. Ces luttes sont belles, elles font monter les larmes aux yeux quand les étudiants et les étudiantes, de plus en plus d'étudiantes, prennent la parole, partagent leurs manières de faire de la solidarité et du commun, quand les collègues mettent de l'énergie -encore, c'est dingue- dans le rassemblement patient des faits, dans la construction des arguments, parce qu'après tout c'est notre travail.

À Lille, Université fusionnée, cette bagarre est une des premières que nous avons menées ensemble, avec des collègues qui auparavant appartenaient à d'autres universités, s'adressaient à d'autres présidents. Nous nous sommes reconnus, voir surpris parfois. Aujourd'hui leur campus est notre campus et les CRS malvenus partout, de nouvelles solidarités sont en train de se construire, et les étudiant.es aussi apprennent les uns des autres, circulent.

Nous verrons, mais lâcher, non, finalement, ou autrement. Lors des AG nous n'étions pas seuls, étudiant.es et enseignant.es, il y avait aussi les personnels de la BU qui accueillent les étudiant.es les plus précaires et leurs permettent de finir une nuit, accompagnent les recherches de tous, les secrétaires pédagogiques qui dépensent leur énergie pour guider les étudiant.es dans le labyrinthe administratif, leur décroche un rendez-vous au CROUSS, écoutent. Ils y avaient tous ceux qui se soucient, avec ceux-là nous allons construire, nous ne nous contenterons pas d'assister, impuissants, à la destruction de notre Université.



JE ME SOUVIENS



Je me souviens de ma mère et de mon père

Je me souviens de mes frères et de mes sœurs

Je me souviens de quand j'étais petit

Je me souviens de quand je jouais avec mes amis

Je me souviens de la guerre dans mon pays

Je me souviens du jour où je suis partie de chez moi

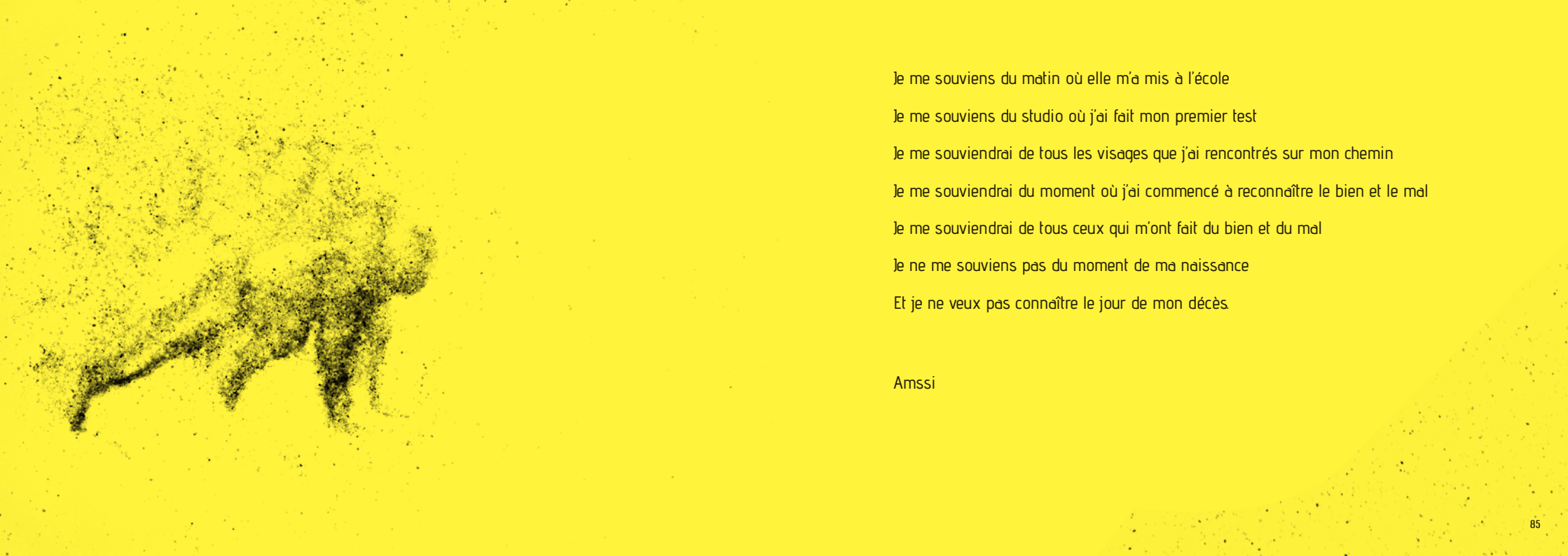
Je me souviens du jour où j'ai mis le pied sur le territoire français pour la première fois

Je me souviens du jour où la Croix Rouge m'a mis dehors

Je me souviens du soir où j'ai dormi dans la rue

Je me souviens du soir où j'étais à la Justice

Je me souviens du soir où j'ai rencontré Joëlle



Je me souviens du matin où elle m'a mis à l'école

Je me souviens du studio où j'ai fait mon premier test

Je me souviendrai de tous les visages que j'ai rencontrés sur mon chemin

Je me souviendrai du moment où j'ai commencé à reconnaître le bien et le mal

Je me souviendrai de tous ceux qui m'ont fait du bien et du mal

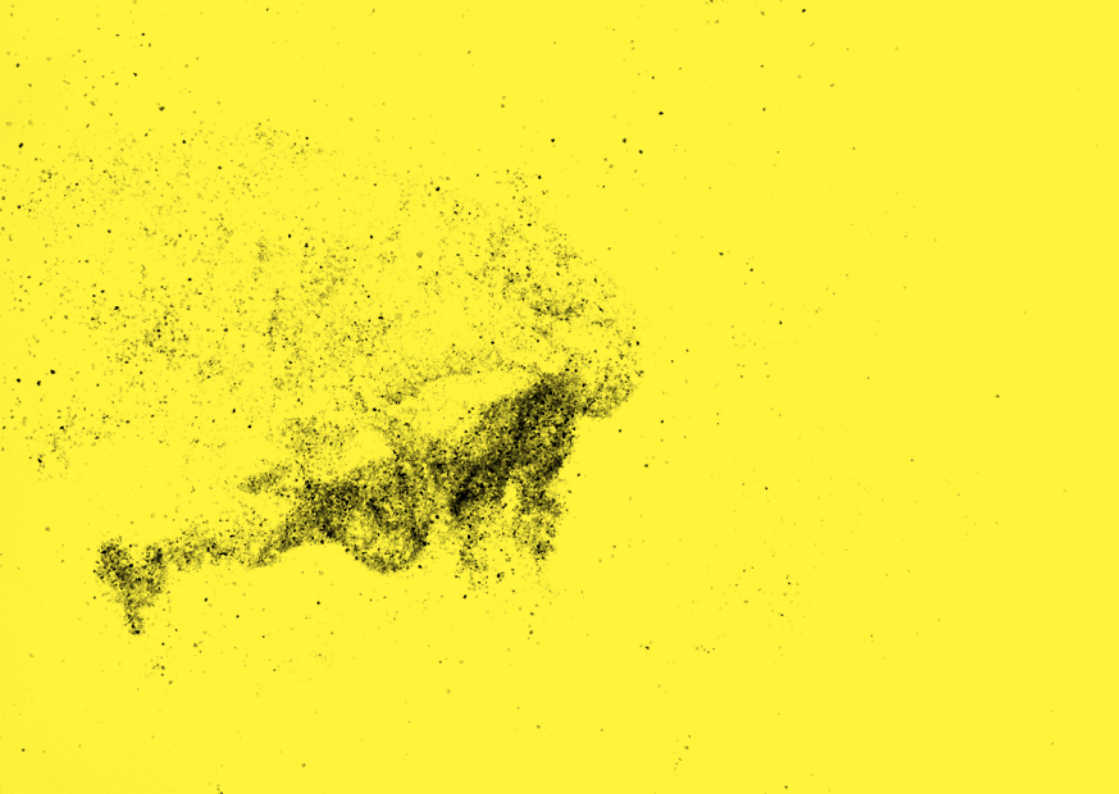
Je ne me souviens pas du moment de ma naissance

Et je ne veux pas connaître le jour de mon décès.

Amssi

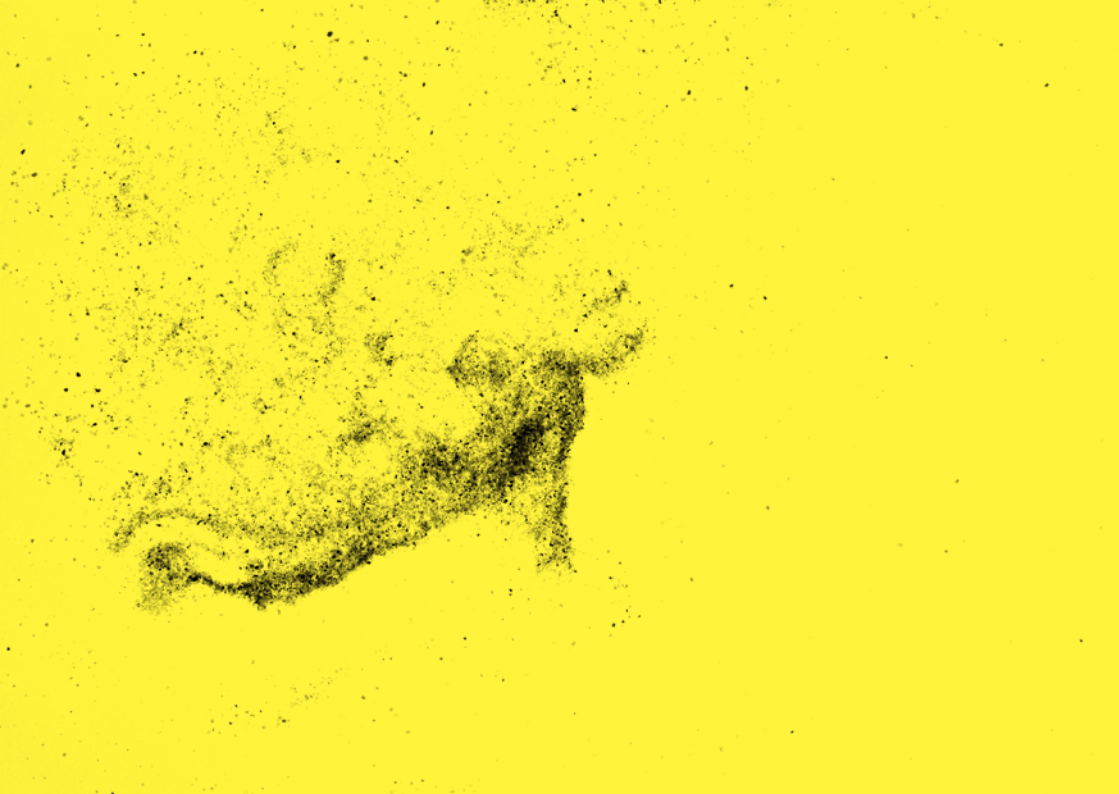


COAGULONS (OU PAS, FINALEMENT)



« **V**ouloir faire masse, c'est en quelque sorte présenter tout cela comme relevant d'une cohérence, ce que je conteste. Je conteste l'orientation de votre question qui viserait à voir une logique ou à vouloir créer une coagulation dans ces mécontentements. Il n'y en a pas tant que cela. Le mécontentement des cheminots a peu à voir avec le mal-être profondément légitime qui est à l'hôpital et qui dure depuis des années... » Emmanuel Macron

Une demi-heure environ après le début de l'entretien mené par Jean-Jacques Bourdin et Edwy Plenel, Emmanuel Macron s'insurge contre un « amalgame » qui consisterait à « vouloir faire masse », établir une « logique », une « cohérence » ou encore « créer une coagulation » entre des « colères » ou des « mécontentements ». L'abondante mise en série de termes choisis pointe vers ceux qui sont passés sous silence : « coalition », « convergence », « luttes ». Ce lapsus volontaire ne se contente pas d'escamoter des mots et d'intervertir des lettres : elle dépolitise, elle cherche à nous déposséder des forces de nos élans. Pourtant, de Notre-Dame des Landes à la SNCF en passant par les Universités, nous savons et nous éprouvons, par-delà l'écart indéniable des situations, une basse sourde et continue qui nous traverse.

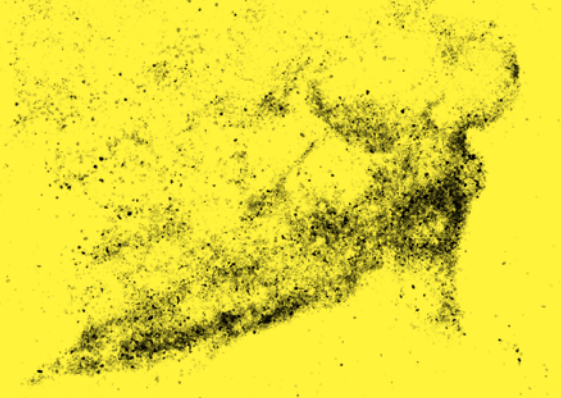


Au fil de la journée, j'oscille entre trois attitudes :

Être en colère - parce que c'est désobligeant de réduire un soulèvement dont les foyers sont multiples à une pique de moustique qui démange et que l'on gratte mais qui sera bientôt un mauvais souvenir, une croûte de sang séché. Par la poésie d'une pancarte aperçue en manif, « coagulons-nous » est devenu « cagoulons-nous ». La violence, alors, démasque, elle tend un miroir à la violence d'Etat celle qui fait couler le sang jusque dans les figures de style - et sur combien de visages.

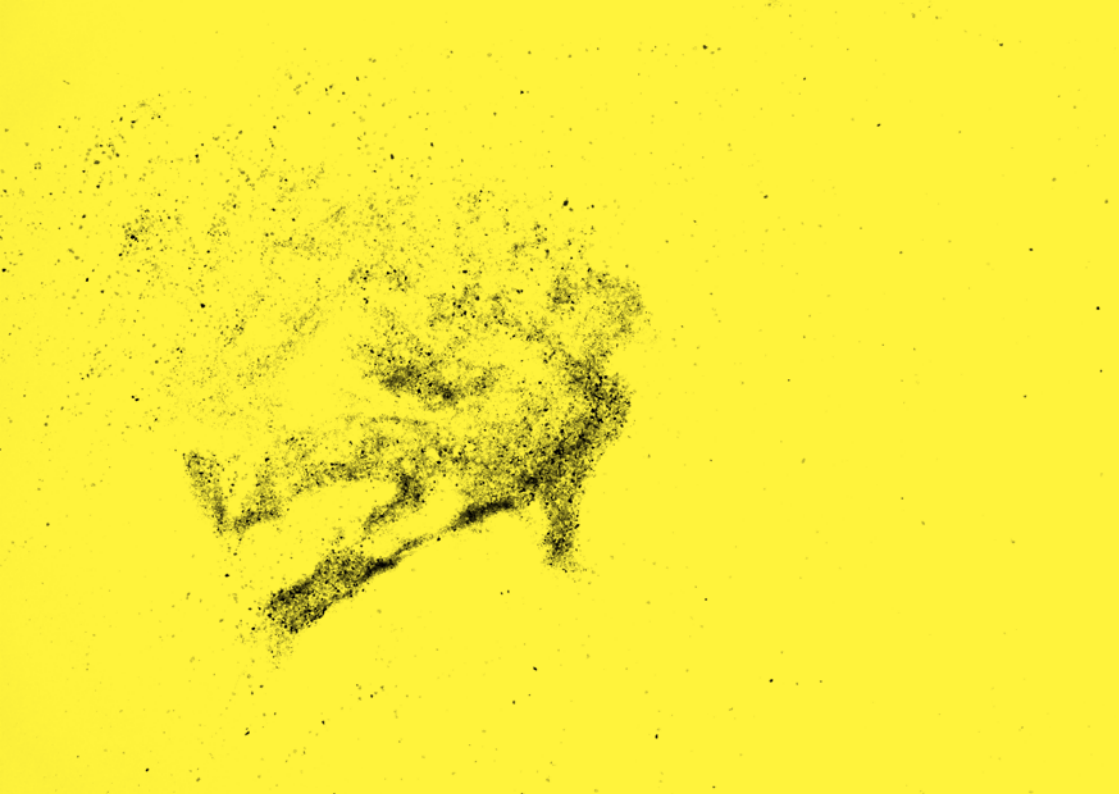
Être en colère, encore, contre la mauvaise foi d'un pouvoir qui feint de ne pas comprendre que l'on n'est pas dupe et qu'il n'a pas le monopole de la logique ni de la cohésion, même s'il a la puissance de récupérer certaines de nos valeurs (partage, émancipation, solidarité, esprit critique, créativité) pour les mettre au service de son fonctionnement à lui : une logistique de la productivité et de la rentabilité à court-terme reposant sur une gestion technocratique de flux aussi tendus que délocalisés, un contrôle liberticide exercé au nom de notre sécurité, la transformation du travail en variable d'ajustement dans une économie en ébullition spéculative,

Essayer d'en tirer matière à penser, et là...



Et là je ne sais pas bien, parce qu'il est tard le soir ou tôt le matin. Parce que je vois bien les ratés, les écarts, les fatigues, les désaccords qui font qu'elle est loin d'être gagnée, la lutte, et fragile, la solidarité. Mais j'essaie. Et je me dis qu'il y a peut-être un intérêt à faire l'exercice mental de ne pas voir de lien entre les revendications à la SNCF, à l'hôpital, à Notre-Dame-des-Landes, et à l'Université.

Admettons. Envisageons la possibilité que se dessine là autre chose qu'un front, une grève générale ou un blocage. Que notre forme n'est pas répertoriée, qu'elle n'émarge à aucun des répertoires de lutte disponibles – dont l'obsolescence nous saute au visage. Sous le radar, nous inventons (sans même le savoir vraiment, sans doute) des modes de subjectivation qui passent sous la barre de la reconnaissance individuelle, des chemins de pensée qui échappent aux référentiels en vigueur, des connaissances qui se moquent des paradigmes disciplinés des savoirs académiques. La psychologisation facile que vous nous servez n'a pas prise car ce n'est pas d'un mal-être que nous souffrons, au contraire: nous ne cessons de reconfigurer ce qu'être peut vouloir dire, sentir, éprouver, composer. Chaque réparation de vélo échangée contre un panier de légume, chaque colocation qui s'aime comme une famille composée autrement, chaque passage de frontière aimanté par le rêve d'une vie à vivre véritablement, chaque classe qui s'active hors les murs trace des formes de vie qui ne se conjuguent plus au masculin singulier: chacun, prodigieusement, prolifère. Chacunes, ensemble, c'est-à-dire aussi avec nos foulitudes intérieures, nous inventons de nouvelles modalités relationnelles.



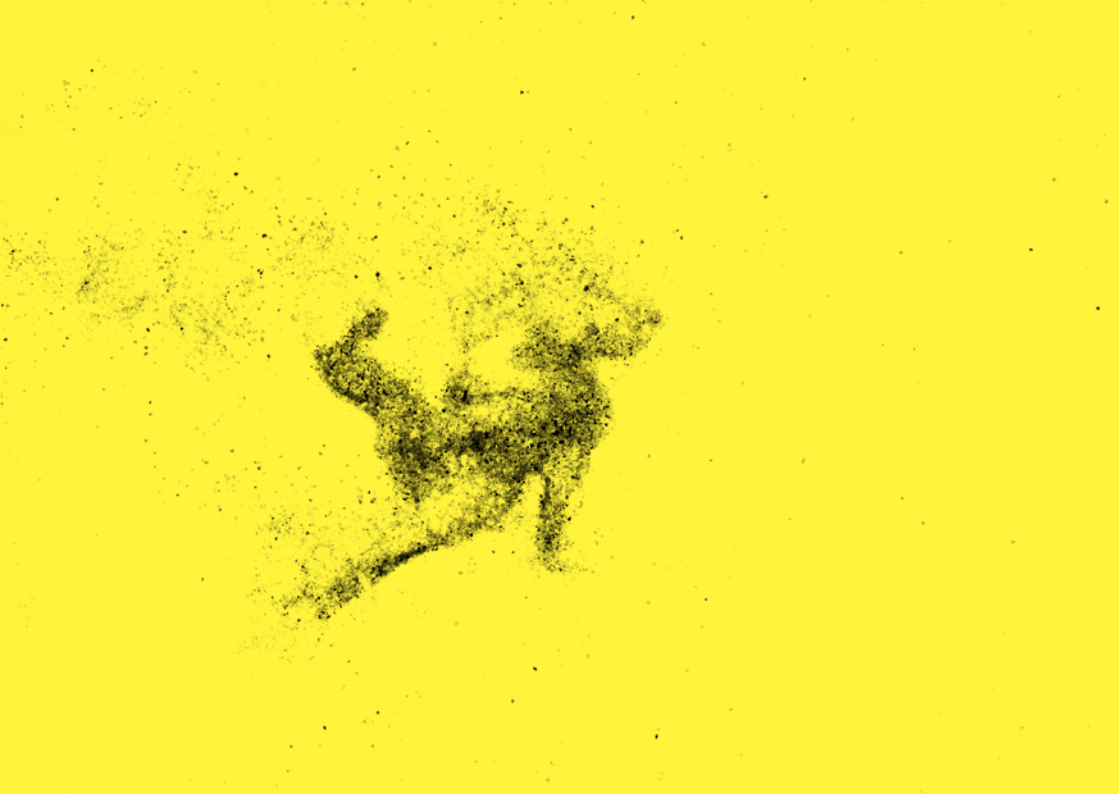
La relation n'est plus ce qui m'unit à l'autre, c'est la texture même de ce nœud que j'appelle moi, et que j'apprends à composer et recomposer sans cesse, généreuse d'inédits.

Alors non, finalement, nous ne coagulerons pas. Car pour coaguler il faut passer d'un état liquide à un état solide ce qui veut dire tout à la fois ralentir, cesser de se mouvoir et de s'agiter et aussi passer à une autre échelle d'agencement, du moléculaire au molaire, de l'imperceptible à la « masse ». À l'inverse, nous proliférons en flux dans les bocages et même jusqu'aux blocages.

Et admettons que vous ne pouvez pas voir ce qui est véritablement en jeu, car vous n'avez aucun accès à la réorganisation perpétuelle de chaque troupe, de chaque organe, de chaque cellule, de chaque flux d'énergie. Alors méfiez-vous : nous sommes encore plus nombreuses que prévues. Et nous finirons pas déborder la pauvre logique du combien par l'anticoagulant du comment.

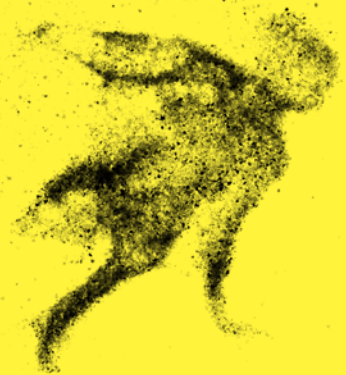


DE L'INTERDÉPENDANCE AUX SOLIDARITÉS HORIZONTALES



Je ne suis pas très à l'aise avec le mot «interdépendance». J'adhère pourtant pleinement à l'idée qu'il y a urgence à retisser des liens horizontaux en s'appuyant sur le quotidien, pour habiter intelligemment nos espaces sociaux – institutions, associations, groupes informels, etc – et pour faire face aux barbaries qui montent. Cependant, le mot «interdépendance» me semble – peut-être n'est-ce qu'une projection de ma part – chargé d'une connotation fonctionnaliste ou naturaliste, qui évoque un processus d'agencement, presque organique, là où je préférerais le lexique des solidarités qui exprime un devoir moral. L'interdépendance de blocs de béton dits «autobloquants», dans la construction de certaines structures architecturales, n'impose ainsi aucune intentionnalité à ces blocs, qui sont simplement interdépendants à cause de la force de la gravité terrestre. En revanche, la solidarité, le *care*, etc., présupposent une intention morale que me paraît plus adaptée à ce que le texte d'introduction de ce numéro de *Lucioles* souhaite exprimer. Mais peu importe finalement car tant qu'on raisonne à partir des intentions et des définitions, et non des étiquettes, on arrive à se comprendre.

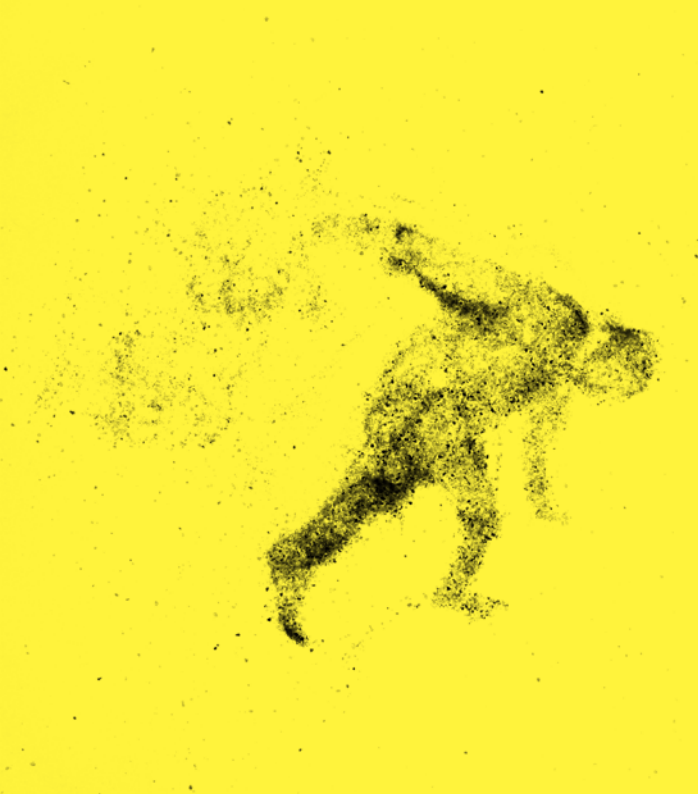
Pour illustrer le thème des solidarités au sein de l'université, et la difficulté ainsi que les ambiguïtés de sa concrétisation, je vais exposer trois situations dans lesquelles j'ai été impliqué récemment dans l'université où je travaille. Il me semble que ces situations, au-delà de leur caractère disparate, illustrent bien les tensions du texte d'introduction entre d'une part des logiques surplombantes et gestionnaires et d'autre part les désirs d'action et de partage



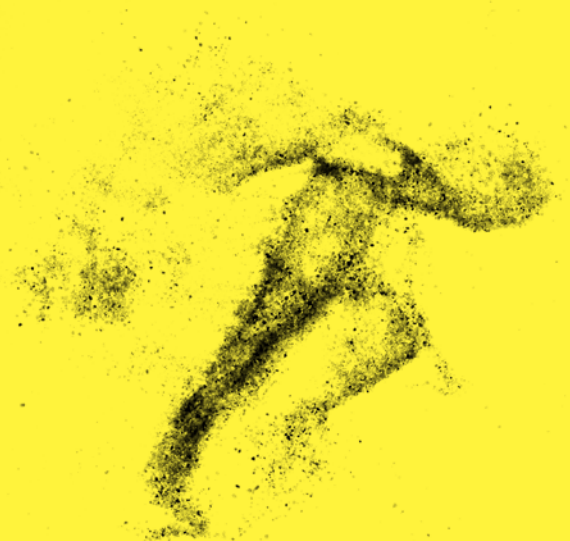
plus horizontaux. Même si cette dichotomie entre organisation planifiée des structures et spontanéisme rhizomique des individus et du quotidien est certainement travaillée par la complexité de médiations, par des passages graduels et des contradictions multiples, en tant qu'idéal-type elle peut aider à penser ce qu'il y a de politique et de social dans les pratiques et les luttes universitaires.

Un réseau d'aide aux universitaires turcs menacés par la dictature: l'épuisement des solidarités par une construction institutionnelle hiérarchisée.

Première situation : en juin 2016, mon attention est attirée par des tracts syndicaux qui circulent sur internet et qui alertent sur la situation d'universitaires turcs qui, ayant signé une pétition en faveur de la paix dans leur pays, sont harcelés puis limogés par le pouvoir dictatorial qui se met progressivement en place en Turquie. On parle à ce moment-là de la démission contrainte de plus de 1500 doyens d'universités, de 15200 fonctionnaires suspendus de leurs postes, de missions à l'étranger interdites pour tous les universitaires, et du rappel d'urgence des collègues déjà en mission à l'étranger, de milliers d'étudiants en prison. Ces nouvelles et ces chiffres circulent dans les dépêches de l'AFP, sont repris par diverses institutions ou supports d'information. Confiant à l'époque dans la capacité de répondre de notre diplomatie et de nos institutions, et me sentant solidaire avec des gens qui font le même métier que moi, et qui sont menacés de prison pour leurs idées pacifistes, je participe à la

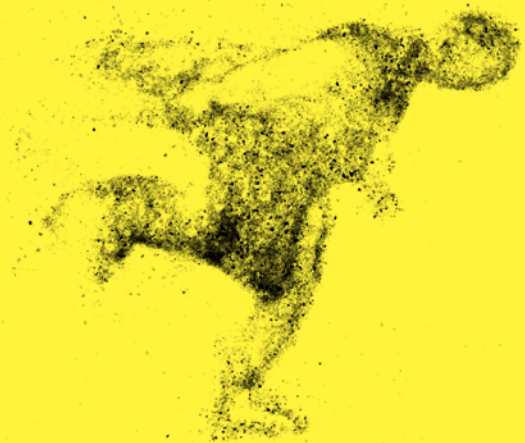


mise en circulation de ces appels. Mais à la rentrée septembre, je constate que rien n'a bougé : aucune initiative diplomatique, pas de réaction des institutions, calme plat à l'université où j'enseigne. L'un des appels suggérait d'inviter des collègues turcs signataires de la pétition pour la paix afin de manifester une solidarité internationale en s'appuyant sur nos pratiques scientifiques habituelles. Je comprends alors que c'est au niveau individuel que les actions doivent se mettre en place, et qu'il faut que quelqu'un fasse le premier pas car sinon rien ne se passera. Car aucune solidarité ne se manifesterait depuis la présidence de l'université et encore moins depuis les ministères. N'ayant aucun lien ni personnel ni professionnel avec la Turquie, je cherche donc des contacts auprès de la diaspora turque à Paris, j'en trouve, et je repère un réseau universitaire d'entraide. Je parle ensuite de tout cela en conseil d'UFR, ainsi qu'au sein du laboratoire, et avec une collègue nous allons rencontrer notre vice-président des relations internationales. Ce dernier se montre sensible à nos arguments, et il débloque un budget d'urgence pour mettre en place des invitations ciblées. Il met aussi à ma disposition le service des relations internationales afin de m'aider au plan administratif. En restant – selon ses consignes – sous les radars diplomatiques, trois collègues sont invités pour des conférences durant 15 jours chacun, ce qui leur permet de tisser des contacts et finalement de s'expatrier dans la foulée. Ils sont aujourd'hui sains et saufs, bien qu'en exil à l'étranger. Une goutte d'eau dans l'océan des souffrances du peuple turc, sans doute. Mais cette goutte d'eau a existé : trois personnes sauvées de la prison, ça n'est pas rien. Avoir réussi à aider

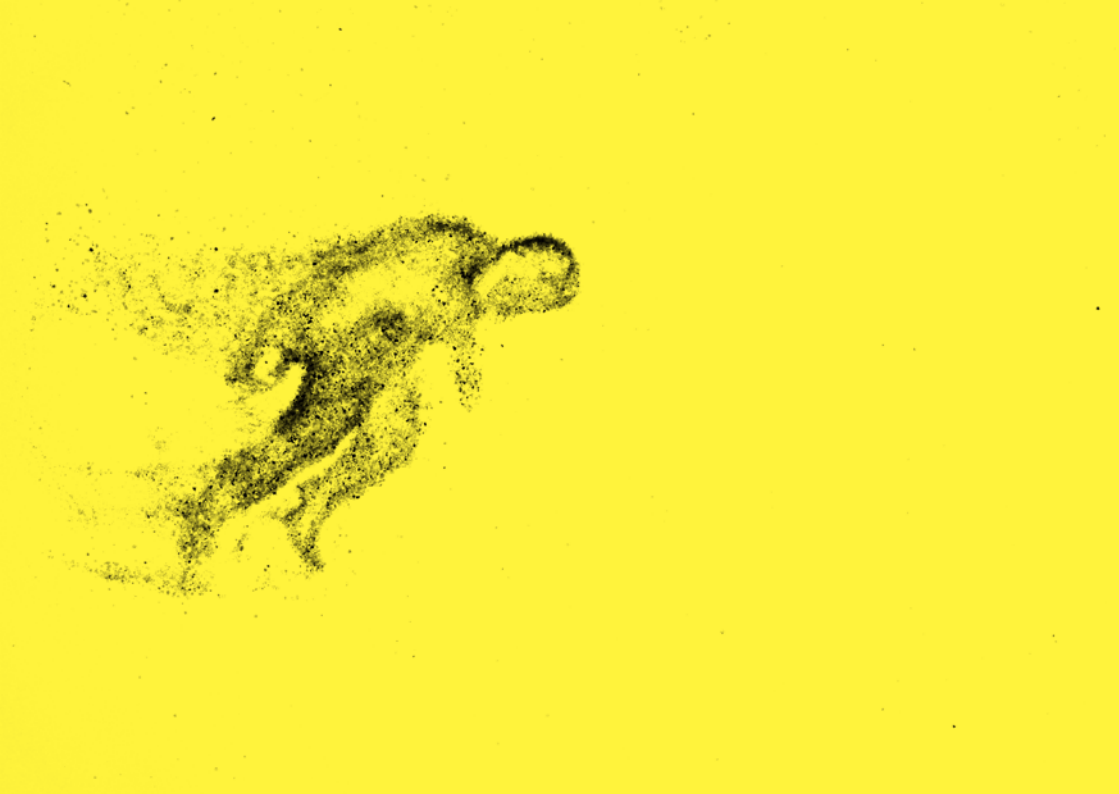


ces trois personnes est sans doute l'action dont je suis le plus fier dans toute ma carrière universitaire, le reste me paraissant sans grande importance en comparaison. Cela m'a par ailleurs permis d'entrer en contact avec d'autres universitaires qui, à leur niveau, ont agi de même dans d'autres universités françaises. Un réseau international des solidarités existe, qui au-delà de ces actions d'invitation se charge de documenter les mensonges du pouvoir turc, la corruption des juges, les incarcérations arbitraires de centaines de collègues, la bêtise et la brutalité du pouvoir totalitaire. Notre président de la république accueillera pourtant avec les honneurs le dictateur Erdogan à Paris peu après... À la fierté, succède la honte. Honte d'être français, ou honte d'être «présidé» de manière aussi minable.

Plusieurs longs mois après, les institutions ministérielles se réveillent de leur long sommeil, et veulent s'inspirer des dispositifs anglo-saxons d'entraide qui existent, du type «scholars at risk» aux USA. Mais on le fait à la française. Ça donnera le programme «PAUSE», piloté depuis le Collège de France, sur des bases d'excellence universitaire dont j'intuite très vite qu'elles poseront autant de problèmes qu'elles aideront à en résoudre. En effet, correspondant de PAUSE dans mon université, je suis destinataires de dizaines de mails de collègues turcs en danger dans leur pays, à qui je dois répondre qu'ils doivent rédiger un dossier en français montrant leur excellence dans un domaine en lien avec l'un de nos laboratoires. Or, bien évidemment, les cultures scientifiques étant assez différentes entre la France et la Turquie, c'est difficile à argumenter la plupart du temps. Surtout dans les délais contraints d'un appel



bisannuel, véritable goulot d'étranglement de cette logique de sélection. Le directeur de mon laboratoire se demande, quant à lui, ce qu'il peut bien faire des dossiers qu'on lui demande d'examiner sur la base de critères d'excellence, et qui n'ont aucune relation évidente avec les thématiques du laboratoire. Bref, à la logique de la solidarité horizontale s'est substituée une logique élitiste dont il est assez évident – je le sais pour en avoir discuté avec des collègues turcs – qu'elle bénéficie avant tout aux universitaires les mieux dotés en capital relationnel, laissant sur le carreaux nombre d'universitaires turcs tout autant en danger mais qui ont le désavantage d'exercer dans des universités de province, moins en réseau au plan international. On retrouve donc souvent parmi les universitaires turcs accueillis par ce programme des gens liés aux grandes écoles françaises, ou qui avaient déjà une envergure internationale. Depuis la mise en place du programme PAUSE, comme je le prévoyais, les actions plus individuelles, plus discrètes, se sont par ailleurs taries. J'ai, depuis, arrêté ma collaboration avec PAUSE, car je trouvais épuisant moralement de devoir répondre sans arrêt par la négative à des collègues risquant la prison, privés de leur salaire, harcelés, et visiblement très en danger. L'excellence n'a jamais été une valeur à laquelle j'ai pu adhérer... En revanche, je suis assez admiratif d'un collègue d'origine turque, vivant en France, qui assiste depuis des mois à Istanbul aux procès ubuesques des centaines d'universitaires turcs que la « justice » de leur pays, aux ordres de la dictature, condamne à tour de bras à des années de prison pour leurs idées. Il en rend compte chaque semaine dans des mails qui font froid dans le dos. Tout cela se passe dans



l'indifférence de nos institutions, en particulier universitaires ou de recherche, qui continuent à collaborer avec les institutions turques. C'est que la France a beaucoup investi dans ce pays...

Les AG d'étudiants contre la sélection en licence : l'instrumentalisation de solidarités locales au profit de logiques d'appareil.

Deuxième situation vécue d'assez près en 2018 : la lutte contre l'introduction de la sélection en licence à l'université. La mobilisation des étudiants relevait d'une logique de solidarité intergénérationnelle (notamment à l'égard des lycéens, qui allaient être confrontés l'année suivante au processus injuste de la sélection), et s'inscrivait dans des appels au bien commun. Je suis allé à plusieurs reprises aux AG organisées par les étudiants de mon université. Il n'y avait en général pas grand monde : on est de gauche, dans cette université, mais de la gauche intello, celle qui se satisfait des révolutions livresques. Autant dire qu'en dehors d'une ou deux AG, j'ai été le seul et unique enseignant-chercheur présent auprès des étudiants. Au cours de ces AG, j'ai été frappé par le phénomène assez classique de l'instrumentalisation des luttes étudiantes par quelques étudiants encartés dans des partis du gauche. Disons, le NPA, pour être précis. S'en suivaient les sempiternels formalismes consistant en d'interminables débats préalables au vote sur la question de savoir si les tours de parole devaient durer 2 minutes ou 2 minutes 30 : la réduction de la démocratie directe à des procédures quasiment bureaucratiques. Mais le plus étonnant était le choix des modalités



d'action supposées instaurer un rapport de force avec la présidence. Alors que je suggérais qu'il serait utile de chercher des relais auprès des divers personnels administratifs, techniques, d'enseignement ou de recherche présents sur le campus, ce qui a été systématiquement mis en place par les étudiants, guidés en cela par leurs mentors des appareils politiques, c'est la recherche totalement illusoire d'une fusion avec des luttes et des mondes éloignés de l'université : le monde ouvrier (ah ! Le bon vieux mythe ouvriériste de la gauche radicale !) et les collégiens ou lycéens (ce qui était plus cohérent). Jamais l'idée d'aller sur le campus, dans les amphis, dans les bureaux des UFR, pour convaincre les collègues en proximité de se joindre localement au mouvement n'a séduit cette jeunesse embrigadée au profit de logiques d'appareil qui les dépassaient. Le résultat était prévisible : il n'y eu que quelques mobilisations sporadiques, une relative visibilité dans les manifs, mais pas le moindre mouvement d'ampleur dans cette grande université parisienne où la présidence n'a rencontré aucune opposition structurée. En revanche, on peut supposer que le NPA a recruté au passage quelques colleurs d'affiches.

Une pétition en solidarité avec des étudiants bastonnés par la police : la négation d'un vaste collectif solidaire par l'indifférence

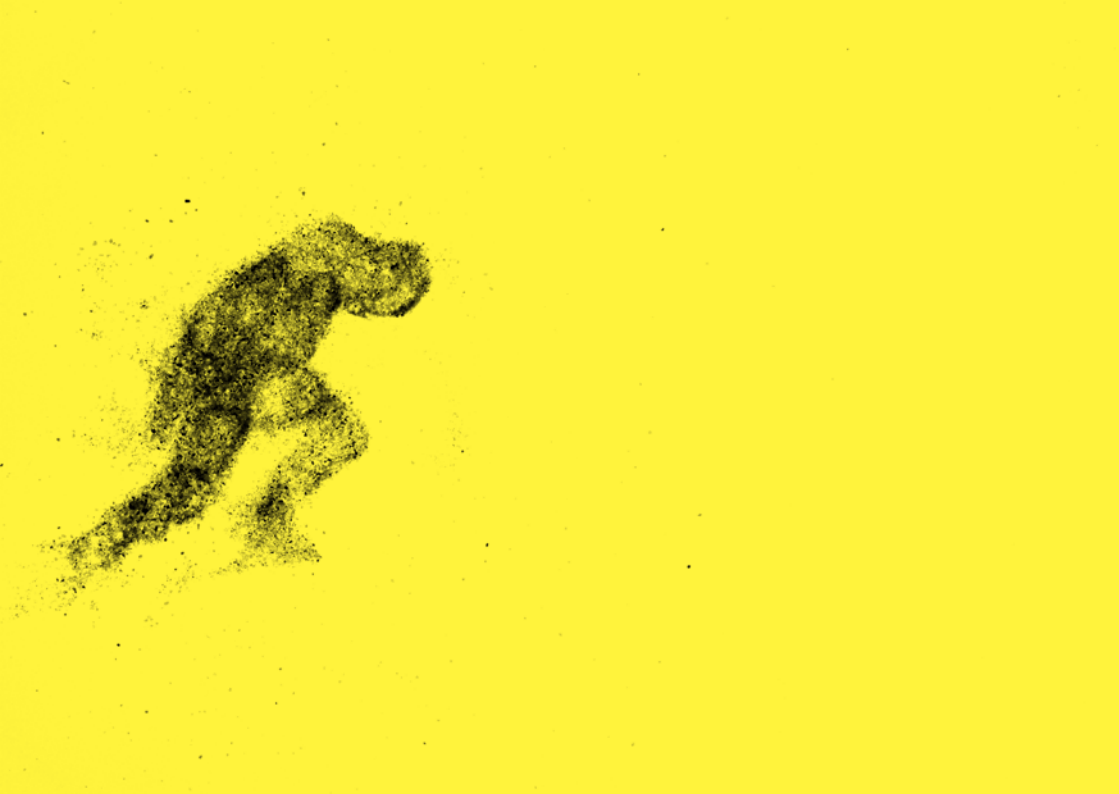
Dans la foulée des mobilisations étudiantes évoquées plus haut, un groupe d'étudiants décide d'organiser un goûter militant sur le campus, et se fait déloger violemment par des



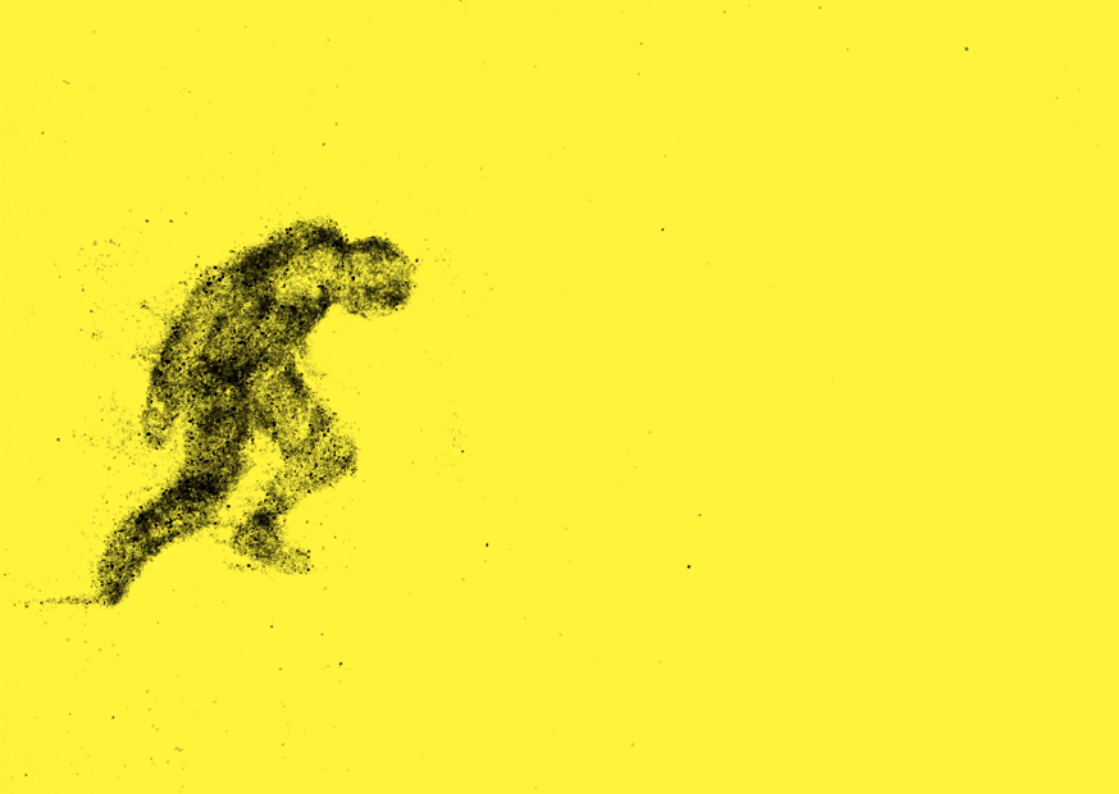
policiers qui leur déclarent « ici, il n'y a aucun droit ». Suite aux violences physiques attestées par des vidéos qui circulent sur les réseaux sociaux, un groupe d'enseignants-chercheurs choqués par cette agression rédige un appel. Celui-ci est destiné tout d'abord à protester contre les violences policières à l'université, ensuite à manifester notre solidarité à l'égard des étudiants, et enfin à clarifier le rôle de la présidence de l'université dans l'initiative de cette action policière. Contre toute attente, cette pétition recueille en quelques jours près de 200 signatures de collègues de toutes les UFR, de responsables de composantes, de personnels administratifs, d'étudiants, ainsi que de nombreux soutiens universitaires extérieurs. Elle est envoyée à la présidence de l'université. Elle ne recevra jamais la moindre réponse : à la mobilisation d'une partie des personnels du campus, la présidence ne répond que par un silence méprisant. En revanche, les communicants de la Présidence célèbrent, sur une liste de diffusion gérée par eux seuls, la dynamique win win inclusive mise en place avec les personnels pour la fusion avec la grosse université d'à côté qui est supposée nous rendre encore plus visibles dans le classement de Shanghai et plus compétitifs dans le grand marché mondial des diplômes. Quelle joie !

Indifférence, instrumentalisation et hiérarchisation

Les solidarités horizontales, celle qui se nourrissent des interactions quotidiennes, et d'empathies refusant les facilités du cynisme et de l'indifférence, émergent parfois



spontanément sans qu'aucun cadrage idéologique ou organisationnel ne leur donne une direction. On les voit apparaître dans les moments de crise, de sursaut, quand ne rien faire équivaut à laisser faire, voire à contribuer aux destructions d'un commun. Mais comme avec l'éthique scientifique, qui vient remplacer par une couche de discours les tensions spontanées des chercheurs vers des valeurs positives (respect du vivant, refus de la marchandisation des corps, etc.) qui ne vont plus de soi dans une société, les solidarités dans les milieux universitaires se heurtent souvent aux fléaux du surplomb organisationnel qui prétendent leur donner un cadre, une direction, communiquer à leur propos, et en favoriser la rationalité, là où c'est justement de la rationalisation qu'il faudrait se méfier. Car on devrait se méfier de l'organisation comme de l'éthique : quand il y en a, c'est que quelque chose est mort dans la vie sociale, et qu'on n'arrive même plus à le voir ni à en discuter. Ce surplomb organisationnel qui prétend se substituer et améliorer ce qui devrait aller de soi n'est pas le seul fait des institutions : il peut naître dans n'importe quel contexte. Car toute société – surtout les sociétés à Etats – est traversée par des tensions de ce type. Il y a des tensions entre spontanéité et organisation hiérarchique même dans les squats où des activistes se déchirent autour d'enjeux de pouvoir qui n'ont rien à envier à ceux de nos institutions. Les artistes, les étudiants gauchistes réunis en AG et les marginaux ne sont pas épargnés par essence des difficultés inhérentes à toute vie en société : faire commun est difficile où que l'on soit. La pire des erreurs d'analyse serait donc d'attribuer aux institutions ce qui est inscrit dans toute vie sociale, du moins dans les

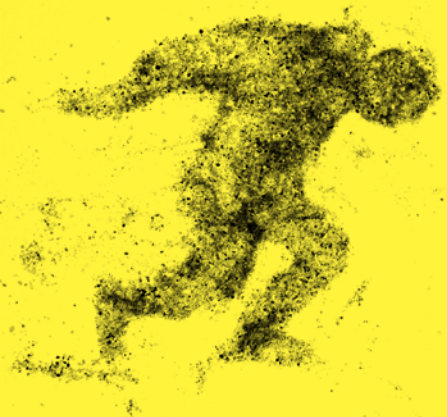


sociétés à Etats, où la spontanéité des solidarités horizontales est devenu une sorte de creux, de manque, toujours à remplir par plus d'énergie et de conviction de la part des personnes et des groupes, dans des contextes où ce qui est devenu « naturel », c'est l'organisation, la régulation, la prétention méliorative, la massification et la communication autour des actions, ainsi que l'éthique en surplomb



ELOGE DE LA CABANE

Un projet de création photographique de Michel Séméniako



La cabane est un langage non verbal qui instaure un dialogue entre l'homme et l'espace social. Elle est un refuge contre la civilisation industrielle globalisée et une figure de résistance à l'acculturation brutale qui en résulte. Elle réveille en nous l'enfance endormie, elle est l'image de la construction possible d'un ailleurs.

Quand on arrive à la cabane, «...on laissera certaines choses en arrière, franchira une borne invisible; des lois nouvelles, universelles, plus libérales, commenceront à s'établir autour et au-dedans de nous» H.D. Thoreau.

La cabane primitive fut un modèle de pensée pour des philosophes (Vitruve, JI Rousseau, H.D. Thoreau...), des architectes (Perret, Prouvé, Le Corbusier), des artistes (Schwitters, Buren, Turrell) Ils ont conceptualisé une pensée écologique avant l'heure, reconstruisant le lien homme-nature avec la cabane en trait d'union.

«J'allais alors chercher quelques lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonce la servitude et la domination, quelque asile où je puisse croire avoir pénétré le premier et où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature et moi» JI Rousseau

Et pourtant combien de cabanes différentes! Autant que de contes de fée: la grangette abrite le foin mais aussi des piques niques dominicaux, la cabane du jardin est la réserve



d'oxygène et de calme après une dure journée de travail. Dans le jardin familial, elle est le refuge de l'imaginaire enfantin, au bord de la mer elle réunit le-monde des hommes à l'infini de l'horizon. Les zadistes nous disent avec leurs cabanes qu'une autre vie est possible dans la décroissance et le respect de la nature.

Ils ont construit des cabanes pour s'opposer à des projets pharaoniques de bétonisation d'espaces naturels, elles accueillent les militants et sont aussi des lieux de vie communautaire. Elle est la preuve que les hommes peuvent trouver sur place les moyens matériels et humains d'exister là.

« Ainsi les cabanes sont-elles des lieux où l'intelligence et les imaginaires entrent rapidement en ébullition. Ce sont des réserves de rêves et de réflexion pour quiconque y séjourne ... Alors les paroles en s'entrelaçant, composent d'autres cabanes, de pensées et de mots cette fois, des programmes provisoires capables d'ouvrir de nouveaux horizons de vie »
Gilles A. Tiberghien

L'espace d'implantation de la cabane détermine sa perception. La même cabane dans un terrain vague, perchée sur un arbre, dans un jardin, un parc, une forêt, etc., prendra un autre sens, une autre interprétation. Sa seule architecture ne suffit donc pas à la décrire, son contexte est déterminant.



Thoreau insiste sur la situation de sa cabane au bord de l'étang de Walden, Le Corbusier sur son implantation au-dessus de la mer et Rousseau au parc d'Ermenonville dans un lieu désert dominant un étang.

L'approche de la cabane, une fois énoncé sa définition archétypale (protection, enfance, résistance, retour aux origines), nécessite une description de sa fonction: abri de personne, d'outils, espace de travail, de loisir, de repos, refuge, etc.. Nous pouvons aussi la catégoriser par son architecture: toujours provisoire, d'échelle réduite, quelquefois produite industriellement, plus souvent relevant de l'auto construction. Souvent elle répond à des standards culturels et professionnels: cabanes d'huîtres, de pêche au carrelet, granges à foin, abri de berger, hébergement touristique.

Les gestionnaires des jardins familiaux tentent (avec peine!) d'imposer des normes de construction. Mais la cabane est bien souvent en marge, implantée illégalement sans soucis des règlements d'urbanisme.

Elle n'en investit pas moins notre imaginaire. À travers la cabane, c'est de notre rapport au temps et à l'espace dont il est question.



Traitement :

Saisir le sujet dans la diversité des lieux, des architectures et des fonctions, privilégier les cabanes librement construites et assumées comme espace de liberté. Cas particulier du bidonville: la contrainte sociale qui impose ce choix d'habitat impliquera un mode d'approche différent (plus sociologique: images négociées pour ma part, ou reportage assuré par un autre photographe).

Mon choix de photographier de nuit, en éclairant le sujet est délibérément tourné vers l'imaginaire de la cabane et la réappropriation de l'espace et du temps. De ce fait, non seulement j'éclairerai de couleurs la cabane pour en restituer la charge émotive, mais aussi son environnement pour exprimer la relation dialectique qui associe ces deux éléments en un tout signifiant.



Lieux de prises de vues envisagés :

Jardins familiaux et ouvriers (Ile de France, Nord),

Hortillonnages (Amiens)

Cabanes de pêcheurs (Bretagne, Charente)

Cabanes agricoles (Savoie, Perche)

Cabanes de Bergers (Bories vers Cahors)

Tourisme (Val de Loire)

Ermites (au hasard des rencontres)

Cabanes d'enfants (Associé à un atelier en milieu scolaire)

Jardins pavillonnaires (au hasard des rencontres)

Avec un fabricant de cabanes (implantations référencées)

Cabanes historiques (Rousseau à Ermenonville, Le Corbusier à Cap St. Martin)



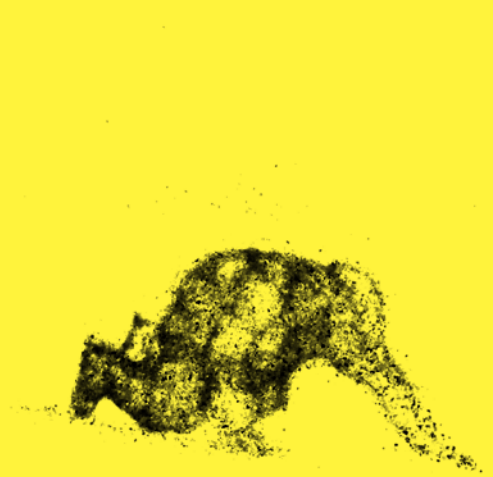
Restitution :

Une scénographie qui articule un texte de présentation (philo-archi-écologie), les photographies, des maquettes d'élèves architectes et ponctuellement les résultats de travaux d'ateliers divers. L'exposition est suffisamment légère et modulable pour pouvoir circuler dans des médiathèques, écoles, festivals d'été aussi bien que les institutions dédiées à la photo et à l'architecture.



**PORTRAITS DE RYTHMES :
LA FRAGILITÉ RYTHMIQUE**

(À C)



Elle ne répond plus: les solutions proposées (se coucher plus tôt, mieux s'organiser, etc.)
achoppent, butent contre la dureté du réel qu'elle ne parvient plus à infléchir
pour l'inscrire dans un projet ou un devenir.

*

Elle vit une épreuve, au sens sociologique du terme: parce que son monde chancelle, se dérobe,
fuit, elle va jusqu'à douter de son attitude et de ses perceptions («je sais pas, t'en penses quoi
toi ?») à l'égard de ce qui se présente comme le réel.

*

D'où vient que ce réel ne nous apparaît jamais comme violent et inapte ?
D'où vient que nous cherchions à lui répondre en nous adaptant nécessairement ?

*

Dans l'espace des dispositions rythmiques, nous dénoncerons la prétention de ce réel
à être le réel.

*

Parce qu'elle n'a eu d'autre choix que d'aller au-delà d'un seuil raisonnable d'adaptation, elle est
proche de la rupture; elle menace de casser en deux: elle est en situation de fragilité rythmique.

*

Comment ce réel est-il parvenu à se faire passer pour le réel ? À quel jeu de langage a-t-elle
joué avant d'en oublier les règles et le caractère conventionnel ?

*

La fragilité rythmique est l'impossibilité de répondre à ce réel autrement qu'en s'y adaptant.

*

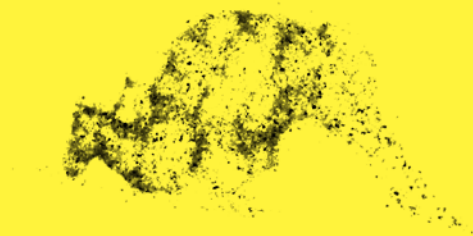
C'est un jeu d'épuisement corporel : elle est suffisamment au bord de la rupture pour en éprouver les effets négatifs mais pas encore assez pour renoncer à s'épuiser.

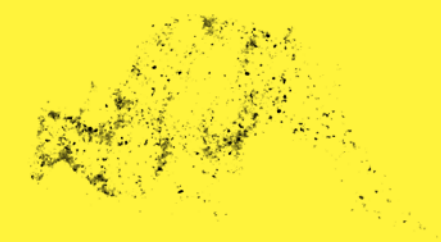
*

Nous ne sommes pas condamnés à être les ventriloques de ce réel.

*

Dans l'espace des dispositions rythmiques, nous converserons, nous lui donnerons du temps ;
nous l'aiderons à parler sa voix.





PORTRAIT DE RYTHMES : LA PRÉCARITÉ RYTHMIQUE COMME DIALOGUE AVEC LE MONDE

(À B)

“Briques, pierres, tuiles
tout fut gîte et tout fut errance”
(Paul de Roux, Entrevoir, 1980)



Chaque fois qu'il pense avoir enfin trouvé l'équilibre, le monde cède: il ne lui accorde qu'un moment de répit.

*

Il s'était pourtant couché tôt hier, avait fait un tour sur la plage et avait relu sur son cahier quelques formules magiques (des ritournelles).

*

Il lui faudra de nouveau enquêter: ce sera peut-être la lumière des écrans cette fois ou son régime alimentaire.

*

D'où vient que nous ne supportions pas la précarité rythmique?
Le monde peut-il être autre chose que ce qu'il devient?

*

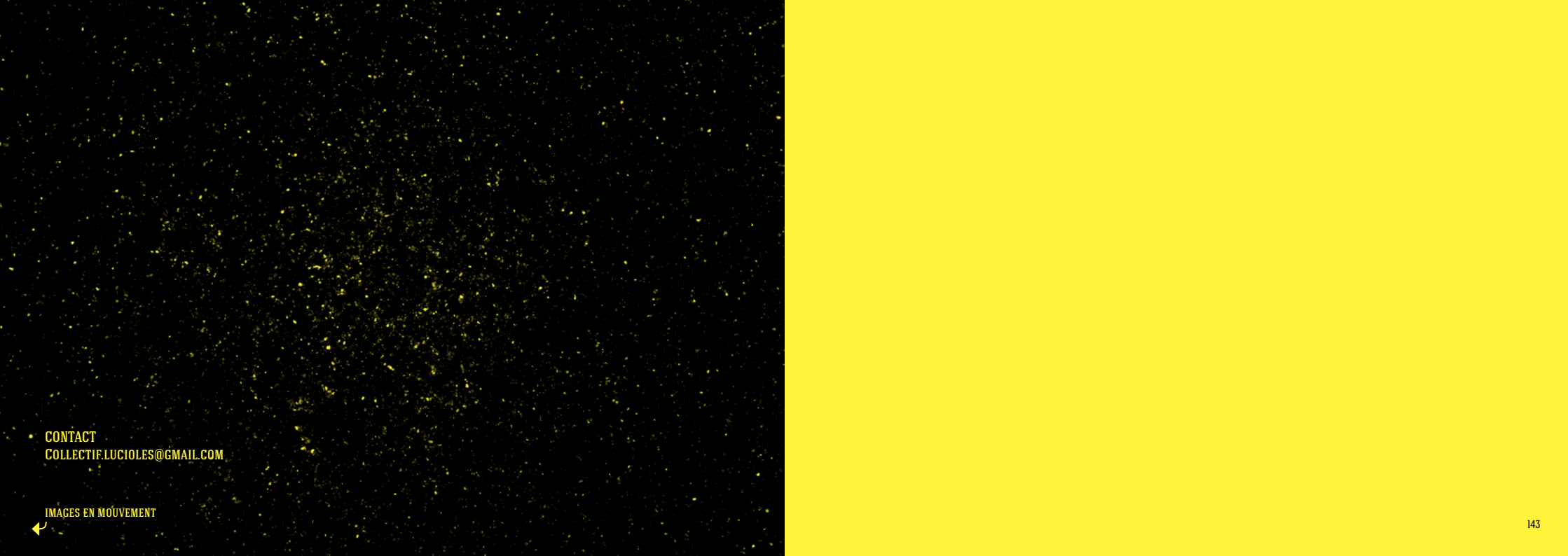
Dans l'espace des dispositions rythmiques, nous reconnaitrons la stabilité comme la source du changement (car «la routine existe pour céder»).

*

Aujourd'hui, il a un peu lu, écrit et médité; il aurait dû aller mieux.

*

Et si nos rythmes, les prises que nous inventons pour faire face à l'instabilité du monde (calendriers, rituels, ritournelles, etc.), n'étaient qu'un moyen pour rentrer en dialogue avec lui?
Et si la précarité était l'indice que nous avait laissé le monde pour le trouver dans le mouvement?



• CONTACT
COLLECTIF.LUCIOLES@GMAIL.COM

IMAGES EN MOUVEMENT
←